

95
25
1921

Sommaire

Liminaire page 5

La ville en question
Agnès Pitrou p. 9

Le Mirail
Une équipe sacerdotale p. 19

La recherche commune :
Fiches de travail p. 31

Quelque livres sur la Bible
Claude Wiener p. 59

Carnet de la Mission p. 65

Liminaire

De récentes émissions de télévision ont tenté de présenter un échantillon — savamment calculé — d'images de « l'Eglise de demain ». Emanant de pays divers et exprimant des situations et des visées différentes, ces flashes n'ont pas convaincu tous les spectateurs qu'ils avaient sous les yeux les premières silhouettes de l'avenir de l'Eglise. Mais, au fait, à quels signes pouvons-nous reconnaître aujourd'hui les germes nouveaux de demain ? Les articles qui suivent — notamment ceux qui concernent les Grands Ensembles et la Recherche commune — peuvent pourtant être une contribution à cette germination.

Le « Mirail » est une expérience toulousaine, limitée, mais significative d'une attitude nouvelle, exigeante et risquée. Peut-être fondatrice de l'Eglise de demain : Elle dépasse de toutes manières la simple décision à prendre : Centre de culte ou non. Elle engage une espèce de pari sur l'avenir à partir même du vécu. Et d'abord, un certain regard qui veut discerner quel type d'homme est aujourd'hui façonné par les Grands Ensembles et quel projet d'Eglise il faut concevoir.

— N'est-ce pas en effet un type d'homme nouveau que secrète la civilisation urbaine qui naît sous nos yeux ? Comme l'explique Agnès PITROU, cette urbanisation est facteur d'un changement profond qui forge la conscience des hommes qui la vivent. Pour le comprendre, nous avons à discerner les registres de cette nouvelle existence urbaine qui sont à la fois les plus affectés par ce changement et les plus significatifs de cette expression nouvelle, comme la vie de relations, l'unité de vie, la liberté de choix. Et, du coup, il faut chercher sans cesse à repérer les lieux, les moments ou les grou-

pes où cet homme se trouve le plus vitalement concerné dans ces principaux registres naissants exigeant le travail d'observation patiente et obstinée.

— C'est sur cette interrogation de fond que s'en greffe une seconde : *quelle Eglise construire ?*

Cette question se présente d'abord sous la forme d'une exigence négative. On voit d'emblée ce qu'il ne faut pas faire et ces premiers refus demandent un certain courage : courage essentiel aujourd'hui si on veut inventer en vérité une Eglise demain.

Quel projet d'Eglise est donc intérieur à la conscience de l'équipe sacerdotale du Mirail ? Dépassant l'image d'hier, il s'agit de dessiner déjà celle de demain. On sait ce que l'on refuse, mais on aperçoit mal ce qu'il est nécessaire de promouvoir. Et pourtant, même encore très flou, nous portons un premier projet, une première esquisse et comme l'amorce d'une première silhouette, même si de nombreux pointillés demeurent : toute démarche missionnaire, en effet, qui veut inventer suppose les linéaments d'une certaine ecclésiologie.

La tentation — provoquée par la peur du vide — est toujours grande, ou bien de calquer une image ancienne en l'adaptant, ou bien d'en improviser une autre qui croit tenir compte à bon marché des mutations de l'homme urbain. Cette peur du vide est mauvaise conseillère car le vide est la situation normale de départ. Inventer, c'est accepter ce vide, c'est prendre ce risque. Mais c'est aussi savoir expliciter et mettre en clair les premiers contours intérieurs de ce que nous portons de projet pour demain. Accepter patiemment qu'il s'agit d'une recherche, et qui appelle, comme telle, l'inconfort d'un discernement constant.

A ce titre, l'expérience du Mirail est une provocation pour tous.

Ce qui nous amène à vous présenter maintenant — comme il était annoncé au n° 24 — quelques fiches de travail correspondant aux voies d'accès de la Recherche commune.

Nous avons choisi — parmi les 11 voies élaborées — celles qui ont été le plus demandées par les équipes et vraisemblablement les plus significatives des points brûlants sur le terrain : il s'agit des 1, 3, 4, 6, 10 et 11 (1).

Comment lire ces fiches ? Elles sont, bien entendu, perfectibles et susceptibles d'être remaniées. Elles ne sont ni des articles de fond sur l'Eglise, ni un sondage d'opinions sur nos conceptions de l'Eglise, ni une consultation sur nos manières de la promouvoir. Elles veulent être des fiches de travail pour provoquer la recherche à partir du vécu sur le terrain, à la fois dans nos manières de penser et de faire. Elles sont comme des outils d'exploration de nos contenus de conscience ; telle une « vrille » intérieure, elles doivent nous permettre de rejoindre en profondeur ce qui déjà nous habite les uns les autres comme projet d'une Eglise à naître.

Démarche exigeante et pourtant traditionnelle : participer, pour notre modeste part, à l'enfantement de l'Eglise en travail. Dans un même mouvement et en fonction des hommes d'aujourd'hui, chercher une expression nouvelle de la foi et une nouvelle façon de la vivre.

A la fois un langage et un agir.

Tâche difficile et redoutable et pourtant fondatrice d'Eglise. A deux conditions cependant :

— qu'elle ne soit pas une recherche solitaire. Pour passionnante qu'elle puisse paraître à la conscience de chacun en cours de route, cette démarche appelle sans cesse, en effet, un partage et elle engendre, comme telle, des solidarités. Nul ne peut se considérer comme propriétaire d'une telle re-

(1) Pour ceux qui voudraient se procurer les autres, les demander au Secrétariat — Services — B.P. 38
94 - FONTENAY-SOUS-BOIS.

cherche ; nul ne peut mettre à son compte un tel capital. Pour qu'elle soit féconde, elle exige un va-et-vient régulier entre la vie réelle et la réflexion et elle appelle surtout une constante communication des balbutiements et des débuts de réponses. Interpellation patiente qui oblige la Foi à sortir de l' « aphasie » ou chacun est tenté de l'enfermer.

— Qu'il s'agisse bien d'une recherche comme telle, d'une genèse, d'une germination, avec un sens réel des étapes.

La tentation pour l'Eglise est, en effet, de se figer dans une forme acquise, évacuant recherche et remise en cause. Chaque âge, chaque période, chaque conjoncture est porteur d'une recherche originale, nécessaire à l'ensemble de l'Eglise et à son histoire. Il appartient à la Foi des chrétiens d'aujourd'hui de faire de notre temps une nouvelle étape de cette recherche, du dévoilement patient et progressif. Comme le signale le Concile : « La puissance du Seigneur ressuscité permet à l'Eglise de révéler fidèlement au monde le Mystère du Seigneur, mystère encore caché jusqu'à ce qu'il apparaisse à la fin dans sa pleine lumière ». (*Lumen Gentium*, n° 8).

La ville en question

Agnès Pitrou

Pendant longtemps et depuis plus d'un siècle, les critiques contre la « ville inhumaine », « lieu de perte », génératrice d'anonymat et de grégairisme, ont été surtout l'apanage des traditionnalistes et des conservateurs qui voyaient dans le monde rural l'image de la société patriarcale idéale, où de petites communautés closes enserraient étroitement leurs membres en les gardant des « contaminations » du monde moderne. Au même moment, du reste, une fraction de ces mêmes conservateurs, qui se trouvaient parmi les pionniers de l'industrialisation, puisaient allègrement dans le réservoir humain apparemment inépuisable des campagnes pour se procurer la main-d'œuvre docile et peu exigeante dont ils avaient besoin, et construisaient pour elle les faubourgs lépreux et les « immeubles de rapport » tristement célèbres, dont les villes gardent encore plus que des vestiges : parfois des secteurs entiers.

Il est d'autant plus intéressant de voir aujourd'hui les critiques contre la ville provenir non seulement des mêmes horizons (la nostalgie du village n'est pas encore morte, même chez les bâtisseurs, nous le verrons), mais des militants dont l'idéologie se situe exactement à l'opposé, et qui attaquent à leur tour la ville « de classe » ou la ville du profit, et d'une façon plus générale le cadre et le mode de vie du citoyen d'aujourd'hui condamné au « métro-boulot-dodo ».

Aucune société ne semble actuellement capable de maîtriser ce difficile problème des villes en accroissement constant et de leur donner une forme qui corresponde au type de rapports sociaux et de vie collective et individuelle qu'elle souhaite instaurer : des suburbs américaines indéfiniment étalées et rigoureusement cloisonnées selon le revenu et la couleur de leurs habitants aux faubourgs monotones des

villes socialistes dont les H.L.M. (dans la plupart des cas) ne se distinguent guère de ceux d'Aubervilliers ou de Roubaix, on retrouve les mêmes interrogations sur ce que pourrait et devrait être l'habitat des hommes de la fin du XX^e siècle. « La ville est la projection sur le sol de la société... la ville doit être une fête... », aiment à répéter les sociologues urbains à la suite d'Henri LEFEBVRE : est-ce parce que l'imagination des concepteurs s'essouffle même lorsqu'ils tentent de créer du nou-

veau, ou parce que les contraintes économiques et politiques qui entourent la « production » des villes sont tellement fortes qu'elles stérilisent tout effort de novation, ou encore parce que la machine urbaine est devenue tellement complexe qu'elle tourne sans que l'usager puisse en modifier le fonctionnement ? Ainsi les problèmes urbains semblent prendre chaque jour plus d'importance et ne pas trouver de solutions satisfaisantes.

Quelques traits de développement urbain en France

Il n'est évidemment pas question d'analyser ici dans toute sa complexité le phénomène urbain, même à l'échelle de la France. Quelques rappels peuvent seulement être effectués, susceptibles de constituer des points de repère qui permettent de comprendre comment le développement de nos villes se fait et reproduit les contradictions de notre société.

● La collectivité publique n'a pas la maîtrise des terrains à urbaniser.

Chaque parcelle a son propriétaire qui l'utilise à son gré : et lorsqu'une municipalité ou l'État veulent tracer une autoroute, édifier une université ou un hôpital, ou construire un quartier

neuf, il leur est indispensable de passer à travers les procédures longues et coûteuses de l'expropriation. Certes, l'arsenal, sans cesse complété, des textes administratifs (dont certains seulement sont opposables aux propriétaires) : plus d'urbanisme, schémas directeurs d'aménagement (S D A U), plus d'occupation des sols (POS) ou coefficients d'utilisation des sols (COS), ainsi que les procédures d'aménagement différé puis concerté, doivent théoriquement éviter le double écueil de laisser n'importe qui construire n'importe quoi n'importe où au mépris du bien commun ou de l'esthétique (1), et de supprimer toute liberté d'action à la puissance publique pour les travaux et extensions d'utilité collective.

(1) L'exemple de certaines communes rurales, ne disposant d'aucun de ces freins, illustre amplement ce qui peut advenir lorsqu'un propriétaire privé construit à sa fantaisie...

Il n'en reste pas moins que ses moyens d'action sont extrêmement limités (l'exemple le plus frappant est celui de la lenteur des opérations de rénovation des quartiers insalubres ou dégradés), et surtout que la spéculation foncière continue ses ravages, faisant grimper à des hauteurs vertigineuses les prix des terrains bien placés. La conséquence la plus directe en est que les villes s'étendent vers la périphérie de plus en plus lointaine pour les logements « sociaux » dont les prix-plafonds incluent le coût du terrain : les plus pauvres sont rejetés le plus loin, ont les trajets les plus longs et les plus onéreux à accomplir, l'espace si rare et si coûteux est densifié au maximum, réduisant d'autant la place pour la verdure, les terrains de jeux, les équipements collectifs. Lorsqu'un quartier central vétuste est reconstruit, l'opération se traduit par le rejet de la population généralement à faibles revenus ou âgée qui l'occupait au profit d'un habitat à « grand standing » complété par des bureaux et des commerces.

Ce qui s'observe au niveau d'une ville se retrouve à l'échelon du territoire entier : accaparement des zones prestigieuses ou les plus agréables par les touristes de luxe, exclusion explicite ou insidieuse du tourisme « social ».

Devant ce problème, les timides mesures adoptées restent sans effet massif, et toute proposition tendant à créer un impôt foncier et surtout à munici-

paliser les sols ne parvient pas à sortir des dossiers.

● **La France a un très grand retard à rattraper dans le domaine du logement et de l'habitat.**

S'il y a eu jadis de grands bâtisseurs en France, ils ont subi une éclipse pendant la longue période qui a précédé la dernière guerre mondiale. L'effet conjugué de cet immobilisme de 30 ans, des destructions des deux guerres, du « boom » démographique des années de l'après-guerre, et de la continuation de l'émigration rurale à un rythme croissant a abouti à une situation de pénurie dont on ne peut dire qu'elle soit résorbée. Si l'effort public s'est très fortement accentué, le logement n'a jamais été « la priorité des priorités » capable de résoudre le problème ; de plus, les habitudes des français eux-mêmes, longtemps hostiles à faire les mêmes sacrifices financiers pour leur logement que pour leur tabac ou leur voiture, ont retardé la formation d'une force de pression collective capable de se battre pour autre chose que pour le blocage des loyers. Le parc immobilier reste donc marqué par la pénurie générale et par la mauvaise qualité des logements antérieurs à 1950 (sanitaires, chauffage, entretien...). Le parc neuf constitue — quoi qu'on puisse en dire — un réel progrès sur ce point, mais la préoccupation des usagers ne s'étend que lentement aux « prolongements du logement » : cadre de vie, équipements, transports...

En fait, bâtisseurs et usagers restent encore imprégnés d'images héritées du monde rural, et c'est ce qui explique en partie le mythe de la maison individuelle, qui constitue en outre le refuge contre les agressions d'un monde extérieur volontiers supposé comme hostile. Les architectes osent peu innover même lorsqu'ils ont les moyens de le faire (dans les résidences du secteur de construction libre), car ils craignent de rebuter une clientèle qui s'accroche au faux-Louis XV et à la ferme normande. Le mythe du village reste sous-jacent à la ville d'aujourd'hui, et même les animateurs ou les responsables de tous domaines semblent bien souvent croire encore qu'à l'époque de la mobilité, de la vitesse et des télécommunications, l'idéal est de recréer la communauté villageoise « où tout le monde se connaissait ». Bien des équivoques sur les grands ensembles et l'action à y mener proviennent de cette pensée à reculons.

● **La centralisation géographique et administrative est extrême.**

Ce thème est trop connu pour qu'on doive y insister. Mais il a une incidence importante sur l'habitat ; les décisions sont prises plus à l'échelon centrale qu'à l'échelon local, accompagnant les possibilités de financement, ce qui introduit une uniformisation visible d'un bout du territoire à l'autre en ce qui concerne les formes urbaines, et une disparité non moins nette en ce qui concerne le développement des pôles

de concentration. Sans entrer dans le labyrinthe des problèmes de l'aménagement du territoire, et sans être nostalgique face au « gigantisme urbain » qui n'a pas forcément tous les vices, on sait quel est le décalage entre la répartition démographique et le développement économique qui concentre en certains points le potentiel et donc les offres d'emploi. Toute la question des pouvoirs de décision se trouve ici posée.

● **La promotion immobilière est livrée au profit et accentue les ségrégations.**

Parmi ces pouvoirs de décision qui pèsent sur le développement des villes et de l'habitat, celui des promoteurs immobiliers est très lourd. Une fois faite « la part du feu » du logement social qui est très inférieure aux besoins (et le restera durant le 6^e Plan), les opérations immobilières se répartissent là où il est possible de gagner le plus — se fiant du reste davantage à leur intuition qu'à des études approfondies (ce qui entraîne un certain nombre de mécomptes), les promoteurs s'orientent vers la construction de prestige destinée à la clientèle qui peut payer, dans les quartiers ou régions où elle trouvera un environnement social homogène : d'où la difficulté de trouver des promoteurs qui acceptent de construire dans des Z.U.P. ou des secteurs où existe déjà du logement social. D'où la difficulté également de trouver des quartiers où il soit possible

d'installer des « cités de relogement » ou de travailleurs étrangers qui donneraient une « image de marque » déplaisante susceptible de faire fuir la clientèle aisée. Il faut bien dire que sur ce point, la mentalité du français moyen rejoint le souci des promoteurs : on ne compte plus les pétitions qui ont eu lieu dans les quartiers de nos villes lorsqu'il a été question d'y introduire des « relogés » des bidonvilles ou des îlots insalubres.

Politique foncière et principes de la promotion privée convergent donc pour délimiter de plus en plus dans les villes des secteurs ayant leur coloration sociale propre. Il faut y ajouter l'incitation croissante à l'accession de la propriété : la rareté et la cherté des logements en location conduisent de plus en plus de français à acquérir leur logement, ce qui induit au moins trois types de conséquences : économiques et financières (on s'endette pour longtemps, surtout quand on a un revenu faible) ; professionnelles (on reculera jusqu'à la dernière limite les perspectives de mobilité professionnelle qui induiraient un déplacement géographique) ; urbanistiques et sociales (les sociétés de copropriétaires qui se constituent posent des problèmes nouveaux, incitent à souhaiter que se renforce l'homogénéité sociale, et laissent prévoir un blocage encore plus rigide des terrains dans l'avenir puis-

qu'ils appartiennent à 15, 50 ou 200 copropriétaires à la fois).

● **Le flot des voitures individuelles ne cesse de s'accroître.**

Il faut bien mentionner cet aspect, même s'il apparaît comme moins fondamental que les précédents : en effet, l'accroissement indéfini du parc automobile (2) dûment encouragé par les pouvoirs publics, ne cesse de compliquer les problèmes urbains, en nécessitant d'énormes travaux pour tenter de décongestionner les artères des villes et pour loger tous les véhicules à l'arrêt le jour ou la nuit. Pendant ce temps, les transports en commun dépérissent ou stagnent, et le cercle vicieux se reforme. Les villes de demain seront-elles destinées aux voitures ou aux hommes ? La question reste largement ouverte... et aucune décision cohérente ne permet de trancher l'alternative.

Il faudrait encore évoquer bien des points importants (par exemple le problème de la pollution) ; au terme de ce rapide survol, constatons seulement que — pour en rester au domaine du logement — notre société n'est pas encore parvenue à loger correctement tous ses membres, et de très loin ; si un progrès qualitatif a pu être conquis par les plus aisés et même, grâce à un effort sans cesse remis en question, par les catégories moyennes, des groupes entiers de population restent à

(2) Le rejet en périphérie de l'habitat social incite même les familles à faibles revenus à acquérir une voiture et surtout à l'utiliser quotidiennement, étant donnée la carence fréquente des transports en commun.

l'écart du progrès et en quelque sorte rejetés de la ville : travailleurs étrangers et leurs familles, personnes âgées à faibles revenus, jeunes travailleurs, handicapés ou marginaux de toutes

sortes... La ville reproduit donc assez fidèlement les stratifications et les exclusives de notre société : comment s'en étonner puisqu'elle obéit aux mêmes mécanismes ?

Le cas particulier des grands ensembles

Sur ce sujet qui fait l'objet de tant de controverses et autour duquel se sont déjà constitués tant de stéréotypes, il n'est pas question non plus de tenter une quelconque vue exhaustive. Mais il découle si directement des remarques que nous exprimions à propos du développement urbain qu'il en constitue en quelque sorte la synthèse ou, mieux, le « bouillon de culture » de la société urbaine telle qu'elle s'élabore à travers les politiques contradictoires de notre civilisation. Le phénomène « grands ensembles » provient tout à la fois en effet du désir de tenter un urbanisme à grande échelle (3) en modifiant partiellement les lois du régime foncier (par le droit de préemption et le blocage des terrains des ZUP et des ZAC) et d'améliorer par une construction massive la pénurie en logements sociaux. Mais tant dans la réalisation que dans les réactions des usagers ou des observateurs, se retrouvent les décalages entre ce mode d'habitat qui au-

rait pu être le germe d'une nouvelle conception de la ville, et les survivances des nostalgies ruralistes ou communautaires du village autour de son clocher, — décalages aggravés, il est vrai, par certains défauts trop visibles de l'architecture et surtout de l'équipement.

Ni les textes administratifs, ni les modes de financement, ni les structures des professions du bâtiment et leurs habitudes techniques, ni les mentalités n'étaient prêts à assumer en France voici vingt ans les difficiles problèmes de la réalisation de grands ensembles immobiliers (4). Conçus dans une ambiance de pénurie, faut-il s'étonner qu'ils aient présenté dans leurs premières versions des défauts qui leur ont donné une réputation — vite inscrite dans les catégories de la mentalité « petit-bourgeois » — de « cages à lapins » ou de caserne ?

En vingt ans, il serait injuste de ne pas reconnaître que des progrès consi-

(3) L'expérience des villes nouvelles prolonge et amplifie cette préoccupation ; malheureusement aucune réalisation ne permet pour l'instant d'en juger le résultat effectif.

(4) Les reconstructions postérieures à la guerre 1939-1945 avaient souvent consisté à reprendre purement et simplement les plans des anciennes villes.

dérables ont été effectués, et surtout que l'on a compris qu'un certain nombre des vices d'origine n'étaient pas constitutionnels, mais tenaient au dépaysement des nouveaux arrivants, à l'atomisation d'une population venue de tous les horizons : le temps qui passait depuis la construction permettait en effet peu à peu que s'affermisse une vie collective peut-être d'un genre nouveau, mais au moins aussi active que celle des quartiers traditionnels (5). L'implantation du grand ensemble provoque d'ailleurs souvent sur la commune où s'installe un choc salutaire qui stimule les responsables en place.

Il n'en reste pas moins que les grands ensembles, même s'ils deviennent maintenant un phénomène général dans nos villes petites ou grandes, continuent à présenter des caractères

propres qui tiennent soit à leur mode de construction, soit à leurs aspects urbanistiques et à leur localisation, soit à leur peuplement : ils constituent sinon la ville future, mais au moins de très larges secteurs des villes en changement, et à ce titre, ils doivent requérir toute l'attention de ceux qui veulent comprendre comment évoluent les modes de vie et les mentalités — et a fortiori la forme d'évangélisation qui pourrait s'y diffuser. Mais il ne faut pas s'y méprendre : les particularités du grand ensemble sont plus un « révélateur » des traits de la civilisation urbaine en transformation (liée au système politico-économique) qu'une cause de cette transformation — et ceci d'autant plus qu'ils sont peuplés par une population jeune et, dans son ensemble, « moyenne » (ni très riche, ni très pauvre sauf quelques exceptions).

Rappelons-en brièvement quelques traits essentiels :

● La coupure entre le domicile et le travail

Il n'a jusqu'ici pas été prévu de lieux d'emploi dans les ZUP, du fait des conceptions théoriques du « zonage urbain », mais plus encore du mode de promotion, uniquement immobilière (6). Leur situation périphérique les

éloigne encore des lieux d'emplois tertiaires, et souvent aussi des usines (par suite des transports importants de banlieue à banlieue surtout en province). Les conséquences en sont très connues : le temps passé dans le domicile comprend juste la soirée, occupée par la télévision, et le week-end qui est le

(5) Rappelons qu'à Sarcelles — pour prendre l'exemple le plus illustre — il existe maintenant deux ou trois centaines d'associations de tous genres et que les initiatives dans le domaine politique, culturel ou éducatif y sont plus foisonnantes que dans un arrondissement parisien ou dans certaines communes de banlieues « classiques ».

(6) Ce point devrait changer dans les villes nouvelles : mais les chefs d'entreprises suivront-ils ?

temps des achats et de la sortie du dimanche. Rentré dans son univers familial, le travailleur est réticent à se replonger dans des préoccupations collectives liées au travail ou même à des activités de groupe. Dans la journée, le grand ensemble est livré aux femmes et aux enfants. Le statut de la femme — centrée sur le foyer et l'éducation — tend à se différencier encore un peu plus de celui de l'homme ; lorsque la femme travaille, le temps des trajets accroît ses difficultés quotidiennes (mais l'on observe malgré tout que les femmes actives participent proportionnellement plus aux initiatives collectives que celles qui restent au foyer).

- **Les logements du grand ensemble sont, dans la plupart des cas, des logements « attribués » par un organisme social, et non choisis par les intéressés.**

Il s'ensuit toute une série d'attitudes complexes : vis-à-vis de l'organisme gestionnaire à la fois providence et bouc émissaire ; vis-à-vis du logement que l'on soigne et embellit (7), tout en le considérant comme « provisoire » dans l'attente (souvent purement rêvée) de « son » pavillon individuel sur lequel se transfèrent tous les défauts du grand ensemble. L'éloignement de la ville et la présence de jeunes en-

fants freinent les sorties du soir et la télévision devient le centre des activités de loisir. Du fait qu'on n'a choisi ni son quartier, ni ses voisins, l'attitude est souvent négative vis-à-vis d'eux, alors que les qualités propres au logement lui-même sont reconnues et célébrées : elles constituent dans la plupart des cas un progrès très sensible par rapport au logement précédent et font franchir à leurs bénéficiaires le seuil irréversible du « confort moderne » (8).

- **La controverse autour des équipements résidentiels continue à se développer.**

Il est hors de doute que les premiers grands ensembles ont été notoirement sous-équipés, et que parfois encore les premiers habitants des nouvelles ZUP doivent attendre dans la gêne et l'insatisfaction les écoles, les transports, voire les commerces indispensables à la vie quotidienne. Mais il est non moins évident que les programmes d'équipement s'améliorent peu à peu et incluent des équipements tels que les terrains de jeux ou les piscines que souvent, les quartiers anciens ne possèdent pas. En ce sens, les grands ensembles ont réalisé une véritable « prise de conscience » de la part des usagers, qui savent mieux maintenant exiger ce

(7) Comportement qui va jusqu'à provoquer des déséquilibres budgétaires (ameublement) et pour la femme, jusqu'à l'obsession du grain de poussière oublié.

(8) On ne peut que s'inquiéter, dans ces conditions, de voir les services ministériels édicter de nouvelles normes H.L.M. inférieures aux normes actuelles pour les « logements économiques ».

qui leur est nécessaire ; sans doute n'est-ce pas par hasard que les associations d'usagers sont plus actives dans les quartiers neufs que dans les anciens. Mais même bien équipé, un grand ensemble ne présente pas la même « animation » ou la même vie collective qu'un centre de ville ancienne : il serait utile de réfléchir à cette émergence d'un nouveau modèle de vie collective urbaine, en se dégageant des schémas anciens.

● **La vie relationnelle présente des caractères tout à fait particuliers.**

Bien des discours (ou des sermons !) tournent autour du thème des rencontres et des solidarités de voisinage. Il faudrait là encore réviser nos schémas : une population hétérogène d'origine (mais non de niveau social) « condamnée » à vivre côte à côte sans liens préexistants ne peut pas se précipiter dans des relations étroites avec ses voisins : l'engagement des relations de voisinage est trop grand pour qu'on s'y risque à la légère, et les occasions de conflits trop nombreuses. Il faut respecter ce temps de maturation et nous demander si, à une période de mobilité et dans le contexte urbain où le libre choix des relations est une valeur fondamentale, c'est la proximité géographique qui détermine les affinités. Dans l'isolement et le dépaysement des premiers mois, c'est vers la parenté même éloignée que se concentrent tous

les efforts de relations ; le but de la promenade du dimanche est très souvent la visite à la grand'mère ou aux cousins, et non la sortie avec les voisins d'immeuble ou le club du quartier. A l'inverse, ceux qui se meuvent avec plus d'assurance dans les réseaux sociaux, qui se sentent à l'aise dans les rapports quotidiens, c'est-à-dire les cadres ou les « dominants » du point de vue économique et culturel, acceptent et recherchent des relations de quartier — quartier qu'ils ont du reste souvent choisi d'habiter.

● **Excroissance généralement extérieure à la ville-mère, le grand ensemble a une situation ambiguë dans les structures municipales.**

Qui a le pouvoir dans un grand ensemble ? Durant tout le temps de sa réalisation (qui dure souvent de longues années), la société d'équipement et les promoteurs sont incontestablement les plus puissants, allant jusqu'à assurer les services intérieurs, habituellement dévolus à la municipalité : nettoyage, sécurité, éclairage... la commune, souvent beaucoup moins peuplée que le grand ensemble, ne peut jouer qu'un rôle effacé. Puis, les gestionnaires (propriétaires du parc immobilier) continuent à jouer un rôle prédominant vis-à-vis de leurs administrés que — même lorsqu'ils s'organisent — le font souvent par rapport à ces gestionnaires et non par rapport

à la commune. Les difficiles problèmes de la copropriété, auxquels notre droit n'est pas adapté, viennent encore augmenter la complexité du dispositif. Maladie de jeunesse ou virage important dans les habitudes de l'administration ? Il est encore trop tôt pour le savoir, mais c'est une donnée fondamentale des problèmes de la démocratie urbaine (9).

**

Que faut-il conclure de cette esquisse très imparfaite d'un des problèmes les plus passionnants de notre civilisation urbaine ? D'abord une certitude, c'est qu'aucun des problèmes essentiels de l'habitat et du développement urbain ne se résoudra indépendamment des problèmes généraux de la société politique et économique : répartition du pouvoir, puissance financière, statut de la propriété, inégalités sociales, conception libérale ou socialiste de la société.

Puis, une interrogation — particulièrement importante pour ceux qui cher-

chent à découvrir quels sont les réels centres d'intérêt et les vrais traits de mentalité des hommes d'aujourd'hui : dans les nouvelles formes de l'urbanisation, la cohabitation géographique continue-t-elle, et dans quelle mesure, à déterminer les regroupements les plus authentiques et les relations les plus recherchées, en particulier par rapport à d'autres pôles tels que les liens familiaux, le partage du même travail ou la rencontre autour des mêmes loisirs ? Où est le lieu de la fête et de la communication pour les citadins d'aujourd'hui ? dans le quartier, autour du poste de télévision, au stade où se joue un grand championnat, dans la gare du départ en vacances ou sur l'autoroute, au supermarché, à la sortie de l'usine ou du bureau ? Ou plutôt, de quelle fête et de quelle communication s'agit-il dans chaque cas, et pour qui ? Interrogation qui n'appelle pas une réponse tranchée et catégorique, mais une longue réflexion et une remise en cause de nos habitudes de pensée et d'action.

(9) Le même problème se pose avec acuité dans les stations touristiques nouvelles, en particulier les concentrations liées à l'aménagement de la montagne ou du littoral, greffées sur de petites communes rurales incapables de « faire le poids » en face des promoteurs.

Le Mirail

Une équipe sacerdotale de Toulouse

Le Mirail, qui se limite aujourd'hui au quartier de Belle fontaine, fait partie de l'ensemble pastoral Trinité — Lafourguette-Mirail, confié à une équipe de 7 prêtres, et comportant deux lieux de culte : les églises de la Trinité et de Lafourguette.

Trois prêtres de l'équipe habitent en appartement sur le Mirail. Dégagés de toute activité pastorale habituelle, sauf une participation au culte dominical sur Trinité et Lafourguette et une certaine aide lorsque la nécessité l'exige, leur souci cette année aura été de « vivre » au Mirail et de ne pas s'y présenter avec tout un appareil qui les ferait percevoir comme les « fonctionnaires » d'une société. C'est dans cette perspective que l'un d'entre eux est parti au travail à plein temps. Les deux autres sont pris l'un par des études de philosophie en faculté, l'autre par les fonctions qu'il a conservées ailleurs.

De cette situation découle un manque de disponibilité au point de vue du temps. Il nous a semblé cependant que c'était là, pour la première année, bénéfique : l'impossibilité de succomber à la tentation de faire des activités, de faire fonctionner des « affaires ». Les contacts se font encore tout doucement, comme pour tout habitant arrivant sur un nouveau quartier ou une nouvelle ville. Cependant, à partir de ces contacts des perspectives de naissances d'équipes se font jour, des jeunes du monde ouvrier sont en marche...

Cette lenteur dans l'implantation, acceptée, n'a été possible que parce que les 3 prêtres du Mirail ne faisaient pas à eux seuls une équipe prenant comme telle en charge ce territoire, mais parce qu'ils n'ont situé leur travail qu'à l'intérieur de l'ensemble pastoral Trinité-Lafourguette-Mirail. Ce sont les 4 autres prêtres qui ont assumé les tâches de la pastorale

habituelle : culte dominical, sacrements, permanences, catéchisme et tout ce que cela entraîne comme visites, rencontres... sur le Mirail même. Mais toute l'équipe porte le souci de l'Évangélisation de l'ensemble pastoral avec la priorité à l'A.C.S. dans le cadre de la Mission Ouvrière.

A l'heure qu'il est, après cette lente approche, il semble bien que les 3 prêtres du Mirail doivent, tout en restant dans cet ensemble pastoral, intensifier leur présence et permettre l'expression d'une vie d'Église sur le Mirail lui-même qui prend figure de réalité humaine et chercher une expression propre de cette vie. Il est sûr que si la solution de « renvoyer » les personnes sur Trinité et Lafourguette pour la pastorale habituelle, a permis une implantation plus lente mais plus vraie des prêtres, a donné le temps de mûrir et de réfléchir à ce que pourrait être la vie de l'Église sur le Mirail, il serait malhonnête de s'en remettre encore à ce qui deviendrait solution de facilité.

La question pour les prêtres et pour plusieurs chrétiens du Mirail est : « Comment allons-nous vivre notre foi en Église l'an prochain ? ». Se pose alors une question plus particulière : celle d'un lieu de culte.

Un lieu de culte

Pour célébrer le culte, les chrétiens du Mirail ont dû se rendre sur La Trinité ou Lafourguette (ou ailleurs). Cette solution pourrait à la rigueur, pour des raisons de relative proximité, satisfaire les habitants actuels du Mirail, qui tous habitent Bellefontaine. Mais la ville se crée, et même le quartier habité aujourd'hui, bien que proche de Lafourguette, se tournera vers le Mirail. Il s'agit de trouver une vie d'Église pour cette ville nouvelle... la question du culte se pose donc.

Ce que pensent des laïcs

A la suite de nos rencontres avec ces chrétiens, voici quelles sont leurs réponses à la question d'un lieu de culte.

— La première constatation, c'est que sur le nombre de personnes rencontrées sur le Mirail, fort peu nous ont posé des questions sur un lieu de culte. Nous sommes conscients que tous ceux que nous rencontrons pour le moment habitent Bellefontaine, donc à proximité de Lafourguette, qu'ils acceptent un certain délai à la « construction » et qu'ils finiront

peut-être par poser des questions ; il n'empêche que cette première réaction globale est significative.

— Parmi ceux qui posent la question :

- les parents des enfants qui vont au catéchisme : mais il s'agit d'une question sur les distances que doit parcourir les enfants pour se rendre au catéchisme, plus que d'une question de lieu de culte.
- les personnes de milieux indépendants traditionnelles.

— D'autres sont résolument contre, avec des raisons diverses

- mais ils demandent de rencontrer plus souvent les prêtres
- et la possibilité d'avoir le culte sur le Mirail : dans leur esprit, ils dissocient culte et lieu de culte.

— Au cours des mois, la façon de poser cette question se transforme, même chez les personnes de milieux indépendants traditionnelles.

Beaucoup nous ont exprimé que s'ils nous ont posé cette question d'un lieu de culte, c'était qu'ils espéraient trouver à l'occasion de la messe du dimanche un lieu de rencontres et de connaissances avec d'autres personnes, pour pallier à leur isolement. Ils ont pris conscience qu'ils demandaient à l'Eglise ce que le quartier naissant ne pouvait pas leur offrir : connaissances, amitiés... et au delà du culte et des sacrements, une espèce d'animation du quartier. L'absence de lieu de culte ou d'un « siège social » de l'Eglise, les a obligés à chercher ailleurs, à prendre l'animation humaine du Mirail au sérieux, à y prendre leur place. Ils sont conscients qu'ils ne l'auraient pas fait, ou bien l'auraient fait autour de la paroisse, si un lieu de culte avait existé. A titre d'exemple, ils voient maintenant la naissance du centre culturel comme la réponse à un de leurs besoins que la paroisse aurait satisfait.

— Il nous semble qu'il y a là une évolution qui permet alors aux personnes de prendre conscience de confusions qu'ils avaient vécues jusqu'alors : l'Eglise comme tout qui va jusqu'à animer et organiser la cité.

Après cette évolution, ces mêmes personnes reparlent volontiers culte, vie d'Eglise, mais dans des termes différents : ce qu'ils veulent, c'est la rencontre avec d'autres chrétiens pour

Ce que pensent les prêtres

approfondir leur foi, leur mission et s'exprimer dans le culte ; ils parleront alors culte et pas forcément lieu de culte.

Leurs projets seront variables : les uns voudraient un culte dominical régulier, d'autres préféreraient la possibilité de rencontre, la participation au culte de façon irrégulière...

Les 7 prêtres de l'équipe sont contre la construction d'un lieu de culte actuellement ; leurs positions pour le futur sont moins tranchées et ne sont pas unanimes.

Les raisons sont diverses...

— Actuellement la question n'est pas posée par l'ensemble des personnes que nous rencontrons ; il ne semble donc pas y avoir urgence.

— Nous constatons que l'apport sur l'ensemble pastoral de la population du Mirail n'a encombré aucune des activités pastorales habituelles, ni fait craquer les 2 églises existantes : il semble même que, numériquement, pour une population sur le Mirail double de celle d'aujourd'hui, la solution d'attente soit encore très viable. A titre d'exemple, nous donnons les chiffres du catéchisme, le premier étant celui de l'année de catéchisme sur l'ensemble pastoral, le second l'apport du Mirail :

1^o année : 152 : 29

2^o année : 240 : 41

3^o année : 175 : 43

4^o année : 132 : 35

— La tentation, pour nous tous, serait d'accepter un lieu de culte et d'organiser une paroisse : mais on nous a confié une recherche missionnaire. L'existence d'un lieu de culte et l'engrenage du processus « paroisse » signifiera l'arrêt partiel de l'effort de recherche et d'imagination. C'est donc au nom de cet effort d'invention dans le sens de la mission que l'équipe refuse ; il n'y va pas seulement du culte dominical, mais de toute la pastorale des sacrements, d'autres activités comme le catéchisme...

— Il nous apparaît comme possible de célébrer le culte sans lieu : dans une optique missionnaire, il est possible de découvrir des communautés, de leur permettre de s'enraciner et s'exprimer sans lieu de culte.

— Faut-il prévoir des célébrations régulières ? Nos positions sur ce point sont différentes. Il est sûr que beaucoup de chrétiens souhaitent célébrer chaque dimanche, et pourtant nous assistons, même de la part de chrétiens conscients, à une désaffection de la célébration dominicale,

· Nous employons tous à dessein le mot de célébration, pour ouvrir la recherche : faut-il que ces célébrations régulières chaque dimanche soient obligatoirement pour tous, quelle que soit leur avancée dans la foi, l'eucharistie ? Selon la réponse donnée, il est sûr que les conséquences ne sont pas les mêmes : la multiplication obligatoire des célébrations dominicales n'engendrera pas forcément pour les prêtres une trop lourde participation au culte : pour célébrer la parole de Dieu, n'est-il pas possible de redonner à certains laïcs une place dans le culte ?

— L'équipe est très consciente des risques de l'option qu'elle envisage comme possible. Mais elle pense aussi que sa recherche rejoint d'autres efforts dans l'Eglise et qu'elle n'a pas le droit de s'engager trop vite dans une réponse plus traditionnelle, et plus rassurante : très précisément, les questions que nous nous posons au Mirail sont liées au travail pastoral et aux questions que l'un d'entre nous, qui vient de passer 8 ans au Japon et qui doit y retourner dans 4 mois, se pose pour le Japon.

Dans l'avenir immédiat...

Nous envisageons donc à court terme cette possibilité de célébrer le culte à partir de communautés déjà existantes, ou à créer : il faut permettre aux personnes de se mettre en lien.

— Mais il est sûr qu'il faudra permettre aux communautés de se rencontrer les unes avec les autres pour que leurs membres, au delà des relations limitées, puissent découvrir l'exigence d'unité de l'Eglise, de remise en cause du petit cercle. Donc exigence de rassemblement... mais à quels intervalles... de quelle façon ?... A cette exigence de rassemblement correspond la réalité d'un lieu de rassemblement. Nous pensons qu'il faut tout mettre en œuvre pour obtenir l'utilisation d'un local déjà existant avant de prévoir un lieu de culte.

— Comment assurerons-nous la pastorale habituelle, sacrements, catéchisme ? Sans avoir vraiment approfondi toutes ces questions, nous pouvons déjà dire qu'il ne semble pas y avoir de problèmes ni pour les mariages ni pour les sépultures : les gens acceptent facilement, ou même parfois demandent pour des

Des éléments d'approfondissement

raisons d'attachement sentimental ou d'esthétique, de célébrer la cérémonie dans une église autre que leur paroisse résidentielle. Nous pensons que sans difficultés, les prêtres du Mirail pourront avec ces personnes aller célébrer la cérémonie dans une des églises avoisinantes.

Pour le baptême, sur la Rive Gauche, avec le regroupement sur tel dimanche du mois, les personnes prennent l'habitude de participer à la cérémonie de baptême dans telle ou telle église : cela sans difficultés. Il ne devrait pas y en avoir davantage pour les habitants du Mirail : l'attachement au quartier ou au clocher n'existe pas. Il pourrait y avoir des difficultés de déplacements pour les mariages ou sépultures. Les gens ont pris l'habitude de s'organiser pour les baptêmes : aux prêtres et à tous les chrétiens du Mirail de prévoir et d'aider les gens dans ces déplacements.

Pour les catéchismes, la question n'est pas d'abord de méthode et d'organisation faciles à résoudre ; petits groupes autour de catéchistes, visites des prêtres à des groupes et aux familles... cela se fait déjà ailleurs depuis longtemps. Il s'agit d'une question plus fondamentale : comment éduquer, enraciner, fortifier la foi des enfants aujourd'hui ? question que se posent beaucoup de prêtres et de laïcs. L'absence d'un catéchisme déjà organisé sur le Mirail devrait nous obliger à chercher en tenant compte des réalisations en cours.

Il est bien évident que dans sa politique de constructions l'Eglise se doit de donner un témoignage de pauvreté. Mais là n'est pas pour nous la question essentielle.

Nous partons d'une affirmation : construire un lieu de culte, aussi humble soit-il, nous engage vers un processus de paroisse, processus irréversible, avec une option sur le visage que donnera l'Eglise et une option précise sur le culte.

Ne pas construire présente aussi des options sur ces mêmes réalités, options très tranchées et peut-être très risquées. Mais nous affirmons que dans une perspective missionnaire, il faut accepter ces questions sur le visage de l'Eglise et sur le culte pour elles-mêmes, en acceptant, peut-être pour un temps seulement, de dissocier la vie de l'Eglise du lieu de culte. Ce n'est que si nous faisons cette dissociation, qui, à notre avis, exige l'absence de lieu de culte spécial, que nous pourrions véritable-

Visage d'Eglise

ment nous poser ces questions. Construire signifierait l'arrêt de cette recherche.

Mais pourquoi vouloir que ces questions soient posées pour elles-mêmes et dans ces termes ?

Il est indispensable que prêtres et laïcs découvrent véritablement que l'Eglise, corps du Christ qui s'édifie, peuple de Dieu qui se forme, ne peut se faire que dans la vie. Cela nous le savons intellectuellement, mais nous sommes de fait dispensés de le vivre maintenant, de tout faire pour le réaliser, parce que nous avons un autre circuit de vie ecclésiale sur lequel nous nous raccrochons spontanément et que volontiers nous appellerions circuit de compensation.

Ce repli sur l'Eglise pour elle-même (en opposition avec l'Eglise dans la vie : cette terminologie étant employée pour clarifier le débat, alors que tout n'est pas aussi tranché), constitue la tentation majeure d'une partie des milieux indépendants, même chez des personnes qui ont découvert que la vie avec Jésus-Christ se jouait dans leur vie quotidienne. Il y a comme deux réalités : l'Eglise que nous édifions dans notre vie et l'Eglise pour elle-même qui nous attire, sans que l'exigence de va et vient de l'une à l'autre et leur unité ne soient réellement perçues (et ce qui est vrai pour les milieux indépendants, l'est encore plus pour les prêtres). Nous pensons donc qu'il faut permettre à ces personnes de retrouver la vie de l'Eglise « pour elle-même » comme source, support et aussi achèvement, dans le sacrement de l'Eucharistie, de l'Eglise « dans la vie ».

Ce que nous voulons dire très fort, c'est qu'en exprimant cela, nous sommes au cœur de la recherche de l'Episcopat de Lourdes 1970.

Cette tentation de repli sur l'Eglise « pour elle-même », vécue par nous prêtres et par les personnes de milieux indépendants surtout adultes, n'existe pas ou très peu pour le monde ouvrier et même pour les jeunes générations des M.I. (jeunes adultes aussi) tout au moins les plus dynamiques. Il y a au contraire chez les personnes du M.O. et ces jeunes de M.I. le rejet de cette Eglise « pour elle-même » : au départ, il est provoqué par ses aspects anachroniques et désincarnés ; mais il engendre la marginalisation par rapport à ces expressions de vie ecclésiale et risque très vite d'aller plus loin, jusqu'à la remise en cause de la vie culturelle et sacramentelle en elle-même et peut aller jusqu'au refus de l'Eglise.

Pour eux aussi, il est vital qu'ils puissent vivre cette vérité : l'expression de la vie de l'Eglise est au service de l'Eglise dans la vie. Cela il faut qu'ils puissent le réaliser comme expérience portée par toute l'Eglise de Toulouse, et pas comme une recherche marginale.

Actuellement, construire aboutirait à laisser se constituer ces deux réalités : une Eglise qui tourne un peu sur elle-même composée surtout de M. I. et une Eglise de M.O. et de jeunes, en opposition à la première.

Le culte...

Le culte n'est qu'un point précis, bien que significatif et cristallisant à l'intérieur de cette première réalité : le visage de l'Eglise.

Dans nos paroisses d'aujourd'hui, la façon de vivre le culte, les raisons qu'ont les personnes d'y participer, obligent souvent les prêtres à se poser la question dans des termes aberrants : qu'allons-nous abandonner dans le culte pour pouvoir devenir missionnaires ?

Nous pensons que sur le Mirail, alors qu'aucun culte n'a encore été célébré, il nous est donné une occasion providentielle de retrouver la place du culte chrétien, culte en esprit et en vérité, qui loin d'être en opposition avec la mission, en est la source et l'achèvement.

Cela va passer au début par la découverte qu'il ne peut pas y avoir de célébration vécue en vérité si les hommes n'ont pas déjà cherché à vivre, commencé à vivre le message du Christ. Nous pensons que l'effort de célébration dans des petites communautés existantes (ou à créer) qui, avant de célébrer, devront s'interroger sur leur vie en référence à l'Evangile, devrait permettre cette redécouverte.

A condition que nous ne fassions pas une Eglise de militants ou de purs, mais que nous soyons aussi disponibles pour permettre aux pratiquants traditionnels de célébrer le culte : c'est en pensant à eux que nous parlions de communautés à créer. Disponibles aussi à ceux qui demandent occasionnellement à l'Eglise un service, généralement de type culturel : baptême, mariage, sépulture...

Cet effort ne pourra être tenté que s'il n'existe pas de lieu de culte : avec une église ou une chapelle, nous rencontrerions à bon compte les pratiquants traditionnels, leur donnant ce qu'ils demandent, sans faire effort pour aller jusqu'à eux, sans tout faire pour les aider à redécouvrir la vérité du culte chrétien.

Une expérience d'Eglise...

Nous sommes conscients que pour participer à un des aspects essentiels de l'assemblée des chrétiens (des hommes dépassant leurs tensions et oppositions vivent et annoncent la vérité eschatologique du rassemblement de tous les hommes dans l'amour du Père), il faudra que toutes ces communautés puissent se réunir. Mais ces rassemblements, préparés par ces communautés, devront être, au delà des tensions, appel à l'unité. Dire qu'aujourd'hui nos assemblées eucharistiques dominicales ont cette qualité « d'assemblée violente » dont les membres dans la foi veulent s'aimer et être des artisans de justice, c'est se satisfaire vite, puisque la sérénité de nos assemblées s'enracine sur le silence et sur l'abstraction de la vie réelle.

S'il est donné cette possibilité de tenter une expérience de vie d'Eglise, en se posant ces questions du visage de l'Eglise, du culte, séparément de tout ce qui se rattache au lieu de culte, alors sera dans le concret amorcée cette recherche qui est au cœur des problèmes actuels de l'Eglise : naissance et croissance de l'Eglise dans les communautés humaines, naissance et croissance devant aller normalement jusqu'à une expression culturelle, avec l'appel et la place du sacerdoce, éléments sans lesquels l'Eglise n'est pas totalement réalisée, naissance et croissance de l'Eglise comme peuple de Dieu.

A travers ces communautés réelles, dont nous ne pouvons pas prévoir tous les contours, mais qui seront forme habituelle de la vie de l'Eglise, y compris dans sa vie liturgique, des chrétiens pourront faire l'expérience, que peuvent déjà faire les militants d'A.C.S., que l'Eglise n'est pas une société ordinaire, mais un corps où tous s'édifient mutuellement, avec la place du sacerdoce, qui en lien avec l'évêque, dans la communion du Pape, devra les interroger par rapport à la gratuité du don de Dieu, par rapport à toute l'Eglise, ces communautés ne devant en aucun cas être des sectes, mais se rencontrant, obligées de vivre dans la communion.

Pour éviter justement la constitution des sectes, il faut des rassemblements authentiques, des prêtres en lien avec leur évêque, ne jouant pas la démagogie avec tel ou tel groupe, une écoute très attentive et très objective de la parole de Dieu, une compréhension très sérieuse des sacrements et surtout de l'eucharistie. A travers tout cela c'est la découverte de l'Eglise comme communion qui peut se faire.

Nous insistons sur ce point: le danger de voir s'ériger cha-

*Ce que nous
demandons
à l'Eglise
de Toulouse*

elles ou sectes n'existera pas s'il s'agit là d'une expérience assumée par l'Eglise de Toulouse. A l'heure actuelle, en partie par manque de reconnaissance par l'Eglise, c'est le rejet dans la marginalisation des communautés chrétiennes diverses (qui existent de plus en plus nombreuses) qui les constitue en chapelles, oubliées de la communion de l'Eglise, sans référence parfois à la foi catholique et à la mission de l'Eglise.

Nous affirmons d'abord que nous ne savons pas si nous serons capables de mener à bien l'expérience missionnaire qui nous a été confiée et telle que nous voudrions la tenter. Mais nous pensons que l'enjeu est tel, avec toutes les découvertes pour une authentique vie d'Eglise si nous réussissons (peut-on parler de réussite dans la mission...), que l'église de Toulouse doit la tenter.

— Nous demandons donc de ne pas être enfermés dans le dilemme construire ou pas, au moins pour un temps,

mais si notre option est acceptée, que des questions sévères nous soient constamment posées :

- ne faites-vous pas une Eglise de purs ?
- permettez-vous réellement la naissance, la croissance de l'Eglise dans les liens que vivent les personnes ? participez-vous vraiment à l'évangélisation dans l'éveil et le soutien d'un laïc d'A.C.S. ?
- ne laissez-vous pas de côté telle ou telle catégorie de personnes ?
- accordez-vous réellement la priorité à la Mission Ouvrière ?
- les personnes peuvent-elles vivre une démarche d'unité, de communion avec toute l'Eglise ?...

— Nous demandons aussi que cette expérience soit reconnue comme expérience de l'Eglise de Toulouse : si elle doit apparaître comme une concession ou pire comme marginale, il vaut mieux qu'elle ne soit pas tentée. Il n'y aurait pas alors de découverte authentique de la vie chrétienne dans l'Eglise.

— Nous demandons aussi que cette expérience n'apparaisse pas comme une réalité d'avant-garde : elle ne l'est pas, mais elle se situe, sur un terrain délimité, dans des conditions bien précises et certainement favorables, dans les projets de l'en-

Des questions demeurent

Des questions concrètes...

**Des questions
plus théologiques...**

semble de l'Eglise de France : naissance et croissance de l'Eglise dans les milieux nouveaux...

— Nous demandons aussi, qu'au nom de l'œcuménisme, au nom de la fraternité avec tous les hommes qui croient à la spiritualité de l'homme, nous ne soyons pas acheminés vers des solutions, par ailleurs excellentes : lieux de culte interconfessionnel, lieu du recueillement, de la prière... Nous ne refuserions pas ces solutions en d'autres temps, mais nous pensons qu'aujourd'hui, pour poser les questions dans les termes que nous proposons, il faut accepter que pour un temps il n'y ait pas de lieu de culte, quel qu'il soit. De telles solutions marqueraient, nous semble-t-il l'arrêt de la recherche missionnaire que nous voulons entreprendre.

● Comment les personnes les plus âgées se situeront-elles dans ces perspectives ?

● Comment les nouveaux arrivants pourront-ils se retrouver si l'Eglise n'a pas de siège social suffisamment visible ?

● Serons-nous vraiment attentifs à tous, surtout aux plus pauvres ?

Nous ignorons quelles seront les réponses que nous apporterons. Il est sûr que pour les plus pauvres, pour les personnes âgées aussi, la réponse n'est pas seulement de leur offrir un lieu de culte à proximité, mais bien plus celle d'une attention à leur vie quotidienne, la célébration du culte avec eux, leur permettant de trouver une expression qui leur soit propre, alors qu'ils ne se retrouvent pas (c'est vrai pour les plus pauvres) ou qu'ils ne se retrouvent plus (c'est vrai pour les personnes âgées) dans nos célébrations actuelles...

Pour les nouveaux arrivants, il nous semble qu'il y va de la présence des chrétiens et des prêtres dans les organismes d'accueil de la cité.

Nous pensons que des questions de ce type, concrètes, qui font l'objet d'une attention et d'une appréciation pastorale, pourront toujours trouver une réponse.

Nos choix ont des conséquences qui méritent une réflexion théologique. Mais nous pensons qu'ils ne peuvent pas être re-

jetés sans un approfondissement réel. Voici quelques points à réfléchir :

- le culte chrétien
 - culte en esprit et vérité
 - le lien du culte avec un lieu de culte. Comment les idées vétéro-testamentaires, le culte païen ont marqué la vie de l'Eglise ?
 - lieu de rassemblement, lieu de culte ?
- le précepte dominical
 - la situation actuelle, la désaffection du dimanche...
 - la célébration hebdomadaire
 - cette célébration doit-elle être toujours l'eucharistie ?
- la présence du Saint Sacrement
 - la situation actuelle, la désaffection de cette forme de piété eucharistique
- l'unité dans l'Eglise, le type de communion constitutif de l'Eglise dans la vie ecclésiale habituelle dans la célébration cultuelle
- l'Ecclesiologie qui engendre les deux types d'options :
 - construire ou ne pas construire
 - et la vision de la mission
 - de la place du sacerdoce hiérarchique...

Dans l'équipe, lorsque nous avons réfléchi à toutes ces questions, nous avons bien senti tous les approfondissements théologiques que cela comportait, et nous nous y sommes même engagés. Mais il est souhaitable que des gens plus compétents que nous se penchent sur ces questions.

Nous sommes décidés à affirmer nos convictions. Elles sont nées après quelques mois passés au Mirail. Mais nous ne voulons en aucun cas, quelle que soit la décision, construire ou pas, quelle soit prise sans une réflexion très sérieuse, sans que tous ceux qui sont concernés n'en voient toutes les conséquences.

Nous souhaitons réfléchir avec nos évêques et tous les prêtres concernés, avec les laïcs, et surtout avec le laïcat organisé, pour que les chances de l'Eglise de Toulouse sur le Mirail ne soient pas gâchées.

La recherche commune

Quelques fiches de travail :

Voie d'accès n° 1

Les gens ont une image de l'Église qui nous gêne parce qu'elle ne correspond pas à celle que nous portons. **QUELLE EST DONC CETTE ÉGLISE AUTRE** que celle que les gens voient ?

L'Église des gens et l'Église que nous cherchons

Nous balançons entre deux attitudes

selon les moments ou les tempéraments.

« *Ainsi vivons-nous notre propre foi en contradiction avec l'attitude religieuse traditionnelle de ce pays qui est essentiellement attaché au passé* ».

« *Au côté des chrétiens qui se reconnaissent comme tels on entend la réflexion : "Moi, je me refuse de chercher à comprendre, j'y perdrais la foi"* »

ou "vous nous entraînez trop loin" ».

« *Je suis excédé de sentir mon engagement au travail mêlé à ces sujets de catéchisme et de communion dans toutes les familles où il y a de jeunes enfants* ».

« *Je me suis senti profondément concerné parce que je pressen-*

tais que X... voulait surtout savoir ce qu'était cette Eglise à qui il allait avoir affaire pour son mariage et si je n'avais pas une double attitude : une de bon copain sur le chantier et une autre, avec des motivations arbitraires, comme curé ».

« ...accueillant aux requêtes de tous, y compris celles d'ordre religieux, mais avec le souci de les ouvrir, de les faire se dépasser. Attention particulière aux pauvres et aux petits ».

« Prendre au sérieux les croyances qui poussent des gens vers l'Eglise visible à diverses occasions. Ces croyances peuvent être un chemin vers la foi. Dans la mesure où les gens acceptent un dialogue à partir de ces croyances, nous pensons important de réfléchir avec eux, (réunions de fiancés, de parents pour baptême ou caté... et bien sûr catéchuménat).

« On n'évitera pas l'opération vérité, à savoir que toute une marge de gens déjà coupés en fait de l'Eglise va achever de

s'en détacher quand on va exiger le minimum de foi requise pour une sacramentalisation valide ».

« Certains chrétiens pensent que nous sommes envoyés à la classe ouvrière pour tenter de la récupérer puisqu'elle est loin de l'Eglise... ».

« Pour les copains de boulot... le prêtre est celui qui dit la messe, qui fait des prières, qui sait tout et a réponse à tout, qui fréquente de préférence les autres curés ou les gens d'Eglise. De même, en très gros, le chrétien est celui qui va à l'Eglise par rapport à celui qui n'y va pas ».

« Je crois, dit-elle au prêtre, que tu es plus proche de nous que de l'ensemble des chrétiens dont tu t'occupes. Qu'est-ce qu'il peut y avoir de commun entre toi et eux (sous-entendu : sur le plan politique, vision de l'homme, valeurs à défendre). Je ne vois pas ce que ta foi peut changer à tes opinions et ne pourrais-tu pas la laisser, ta foi, entre parenthèses pour lutter avec nous ? ».

Nous sommes gênés

Ce genre de réactions, ces attitudes de gens que nous côtoyons nous bousculent ; d'abord, la plupart du temps, parce qu'elles nous gênent. Nous ne savons que faire, que dire. Nous nous sentons classés par les gens dans une catégorie de chrétiens qu'ils approuvent ou rejettent ; dans un cas comme dans l'autre, nous avons l'impression que leurs raisons ne sont pas les nôtres, que ce qui commande nos options, nos manières de faire n'est pas perçu par eux, ne peut même pas leur être expliqué. N'avons-nous pas eu la tentation de balayer tout cela d'un revers de main ?

Peut-on prendre au sérieux tout cela

et nous laisser interroger ?

- 1) Quelles réflexions, réactions, attitudes précises avons-nous rencontrées chez certains, qui reflètent une *image* du prêtre, de l'Eglise (ou de la vie chrétienne et de la foi) *autre* que celle que nous portons ?

Qu'est-ce qu'il y a derrière *leur image*, quels sont leurs repères, leurs références, leurs raisons ?

- 2) Devant ces réflexions, ces attitudes, comment *nous-mêmes* avons-nous réagi, intérieurement et peut-être extérieurement ?

Nos réactions ont-elles été instinctives ou réfléchies ?

Manifestent-elles que nous *acceptons d'être provoqués* par les gens, de cette manière-là aussi, pour mieux nous préciser la foi, notre rôle de prêtre, celui de l'Eglise ? Comment ?

- 3) Qu'est-ce que *nous rejetons* de l'image que les gens ont du prêtre ou de l'Eglise ? Pourquoi ?

Y a-t-il là une sorte de « rôle prophétique » de notre part ? Si oui, de quelle manière remplir ce rôle ?

- 4) Dans ce que nous cherchons à mettre en œuvre, qu'est-ce qui a le plus provoqué de réactions chez les gens ?

Nous-mêmes, dans ces réalisations-là, *quelle image de l'Eglise* avons-nous en tête, quelle Eglise cherchons-nous à mettre en place :

- une Eglise sans sacrements ?
 - une Eglise servante de la liberté des hommes ?
 - une Eglise rassemblement d'hommes engagés dans la lutte pour un monde humain ?
- etc.

- 5) Dans ces mises en œuvre, qu'est-ce qui se précise de *notre responsabilité de prêtre* ?

Voie d'accès n° 3

En raison de l'INSIGNIFIANCE DE L'ÉGLISE, et même de sa contre-signification, ce qui compte aujourd'hui, c'est de vivre au mieux LA FIDÉLITÉ A L'ÉVANGILE. L'Église de demain sera nécessairement en rupture avec ce qu'elle est aujourd'hui et ce qu'on en a vécu.

Insignifiance de l'Église, fidélité à l'Évangile

I. - Que recouvre cette voie d'accès ?

Nous n'avons pas fini de mesurer les conséquences — pour nous et pour l'Église — de ce que nous avons appelé le « *partage de vie* ». Quittant une « sphère particulière », celle que constitue l'Église avec son monde, ses fêtes et ses soucis, pour nous retrouver au coude à coude simple et sérieux avec tous, dans le monde de tous, nous avons découvert ce que M. BELLET appelle « *l'impossibilité apostolique* ».

Impossibilité, pourquoi ? En raison de la configuration *sociologique* de l'Église, de son parti lié avec les possédants ? Plus profondément, en raison *d'une longue mue* que nous avons à faire nous-mêmes, à l'intérieur d'une existence profane, et de ses « obligations » ? Ou encore, par *respect* pour des frères qui ne voient en Dieu ni en Jésus-Christ une « hypothèse » valable, urgente ou sérieuse, et qui « n'attendent pas après nous » pour commencer à vivre ?

Il s'agit de mieux discerner *les raisons de notre silence*. Qu'y a-t-il derrière ? Prenons-nous notre parti d'un certain isolement par rapport à l'Église ? Cherchons-nous à le justifier ? Ou, au contraire, cherchons-nous à redécouvrir patiemment le sens véritable de notre appartenance à l'Église ? Notre silence traduit-il l'effort que nous vivons pour le rompre ?

Pour réfléchir à cela, le mieux est de prendre le temps de nous écouter les uns les autres, d'entendre ce que nous exprimons déjà dans nos rencontres : c'est ce que propose le long document annexé à cette fiche de travail.

II. - Document : Ce que nous disons

Compromission de l'Eglise établie

« Si un jour la classe ouvrière découvre l'Evangile, le Christ... il faudra des générations pour ça. Il y a un tel poids de l'Eglise sociologique, l'Eglise étant ce qu'elle est, il lui faudra tellement de temps pour se transformer (d'ailleurs on ne voit pas comment elle peut le faire), que la rencontre entre ces deux mondes paraît actuellement du domaine du rêve ».

« Ils ne veulent pas croire que je suis prêtre. Ce n'est pas possible puisque je partage leur condition !

Ce qui me dérange, c'est pas les curés, c'est la religion... parce qu'elle se met du côté des oppresseurs. Même quand elle est mal élaborée, on sent qu'il y a une lutte des classes qui s'exprime, et l'Eglise est bloquée dans la classe opprimante ».

La foi impossible - " impuissance sacerdotale "

« Je perçois mieux, avec certains camarades, jusqu'où peut aller la négation de Dieu, son absence radicale ; ça va très très loin : pour certains, Dieu n'a aucune espèce d'intérêt : le vendredi Saint, c'est « le jour où le Bon-Dieu crève »... la Résurrection, « une connerie ». »

« Je suis interrogé profondément par eux : si Dieu ne semble rien, n'a pas d'intérêt pour eux, qui est-il vraiment pour moi ?

Qui est Jésus-Christ ? Quelle est la mission du prêtre ? Je peux vivre très facilement en païen, d'autant plus que je suis persuadé de plus en plus de mon impuissance sacerdotale, et de mon impossibilité parfois radicale à dire une foi audible ou à exprimer un Jésus-Christ, par exemple Jésus-Christ ressuscité, et une Eglise qui signifie quelque chose. Je ne peux plus me contenter, ni pour eux ni pour moi, de réponses trop faciles... ».

La difficulté n'est pas de parler mais de vivre la parole

« Ce n'est pas tellement une difficulté à exprimer ma foi, que je ressens, mais une difficulté à faire naître l'Eglise. Et ceci, pas

seulement à cause des autres (les mauvais chrétiens), ni à cause de l'Eglise officielle, mais parce que, dans ma vie quotidienne,

je n'ai pas engagé personnellement ma foi ».

« Je n'arrive pas à vivre une foi qui soit à la taille de mon

engagement dans l'épaisseur humaine où je me trouve. Il y a toujours à faire l'apprentissage de ma liberté d'homme et de l'amour des pauvres ».

Un ramonage indispensable

« La foi ne peut s'exprimer que dans des catégories, des mentalités. On est encombré, et moi le premier, par la difficulté à se débarrasser de toutes nos catégories ».

« Il y a des choses que j'acceptais dans le passé et que, main-

tenant, je n'accepte plus. Je suis plus critique par rapport à l'Eglise; à la Foi. Ma Foi en Jésus-Christ a augmenté, mais, aux prises avec les contradictions du monde — et les miennes — je n'ai plus la même assiette intellectuelle, humaine et autrement ».

Une Eglise, à vivre dans la "faiblesse"

« Tout cela m'amène à insister beaucoup plus sur la continuité et la gratuité de l'effort apostolique que sur les techniques d'apostolat. Lorsque Bonhoeffer médite sur la Passion et qu'il insiste sur l'apparente faiblesse et l'apparente impuissance du Christ, je sens très fort, moi, une invitation adressée à l'Eglise de partager cette faiblesse et cette impuissance apparente au milieu du monde ».

« Il y a un petit quelque chose : une espèce de volonté de présence de l'Eglise à toutes les affaires. Les chrétiens et les prêtres ont toujours un peu l'impression d'être sur les planches et que tout le monde les regarde. Les autres, ils s'en foutent.

D'être toujours en train de jouer le rôle du chrétien ou du prêtre, ça corrompt un peu l'attitude humaine ».

« On étudie les voies, les cheminements, alors qu'on se rend bien compte, quand on est sur le terrain, qu'on est des pauvres types. La Foi et notre sacerdoce sont une expérience purement personnelle. Du fait des conditions de notre vie, conditions de travail, conditions psychologiques, rencontres, on a l'impression que la foi est absolument étrangère à tout ça alors que finalement les gens ont besoin de la foi pour vivre. Il faut une espèce de regard nouveau pour resituer toute cette vie humaine en fonction de la foi ».

Des dimensions de la vie de l'homme vécues avec une intensité nouvelle

« Il y a un certain nombre de choses que j'ai faites par instinct (maintenir envers et contre tout l'amitié avec tel gars...) et qui n'ont aucun rapport avec la vie d'un prêtre de paroisse. Je ne saisissais pas à ce moment là, comment c'était vital car je le voyais toujours en dépendance de la mission de l'Eglise et du boulot que nous avions à faire. Je ne voyais pas la valeur que ça avait en soi. Il y a des choses que j'ai faites et dont je comprends mieux maintenant l'importance qu'elles ont en soi, indépendamment du problème de

l'apostolat, et ce que veut dire de situer sa foi par rapport à ça ».

« J'ai répondu à un militant marxiste que je n'avais pas d'apostolat, parce qu'il me disait : " mais on ne te voit jamais faire ton apostolat ". Tout ce que je fais, ...je m'y intéresse parce que c'est intéressant et parce que je veux que ça avance. Ça a une valeur à 100 % ».

« Les chemins de l'évangélisation ? les chemins que nous proposerions... la participation au mouvement ouvrier ».

Ne pas confondre Evangile avec " étude des marchés "

« Ça me fout en boule par exemple quand j'entends dire que l'Eglise " envoie " un prêtre au travail, parce qu'on n'a pas besoin de l'Eglise pour nous envoyer au travail. Qu'est-ce que ça veut dire en plus quand on dit qu'on est " envoyé en mission " ? Il est bien évident que, pour l'Eglise, on nous suppose avec un petit paquet de camelote à placer. Comment va-t-on faire pour la caser cette affaire-là ? ».

« Les chemins de l'évangélisation personne ne les connaît et je défie chacun d'entre nous de savoir ce qu'elle sera demain, dans son usine... Je dénie encore plus à tous les gens qui ont responsabi-

lité, du chrétien permanent aux évêques, de voir d'avance ce que sera l'évangélisation. Leur rôle est un rôle de service. Le service qu'on demande à des responsables ou à des évêques, c'est d'être fidèles au Seigneur. Un point c'est tout... à obéir à l'Evangile pour que cette obéissance vécue amène, en fait, l'évangélisation. Moi je suis de plus en plus choqué par tout le travail qu'on essaie de faire et qui est encore une tactique, une " mission "... Il me semble qu'il faut simplement vivre notre vie d'hommes et notre vie de prêtres... L'Evangélisation, personne ne peut savoir comment elle se fera ».

« Quand on dit "missionnaire", ça représente un effort concerté que j'accepte au syndicat et que je refuse dans l'Eglise ».

Un ministère intérieur

« Notre vie est dans un climat laïcisé et la façon dont on vit notre sacerdoce est purement intérieure ».

« Pendant très longtemps on sera amenés à vivre notre foi et notre sacerdoce de façon purement intérieure, sans pouvoir tellement communiquer grand'chose ».

« Le fait que ma foi se situe

« Jésus-Christ, c'est lui-même qui s'annonce au travers de notre fidélité ».

au niveau de ma conscience, au niveau de l'intériorité, elle est quand même liée à Jésus-Christ, à l'Eglise. Cette histoire de foi très intérieure ? Ma foi elle n'est pas purement intérieure, à moi, dans mon coin ».

« Ma mission fondamentale : une nouvelle expression de ma foi pour permettre un éveil, un cheminement, ou un approfondissement de la foi ».

Comment manifester le signe de l'Évangile ?

« Si les gens rencontrent un jour la Foi, ce ne sera pas du domaine de l'injection, mais du domaine de la contagion. Dans ce domaine-là, il n'y a pas tellement de cheminements à chercher, de trucs à trouver, de moyens à prendre, parce que, finalement, c'est pas moi qui apporte la foi, c'est le Christ qui leur donne sa lumière quand ça lui plaît. Moi, je peux seulement leur poser la question, c'est tout ».

« Cette foi-là (la mienne vécue intérieurement, celle des copains honnêtes dans la façon dont ils se posent la relation à Jésus-Christ)... cette foi-là, en s'exprimant honnêtement, c'est cela qui doit provoquer ce silence des gens avec qui on vit pour que,

eux aussi, puissent un jour découvrir cette relation à Jésus-Christ. Il faut que ça s'exprime d'une façon ou d'une autre ».

« Il y a deux dimensions dans notre existence. Une doit être prioritaire : c'est la vie de la foi et la découverte de sa signification pour l'homme tel qu'il vit... Il y a un deuxième axe : dès lors que cette vie de Foi crée une solidarité à l'intérieur de la communauté chrétienne, il y a le problème de la signification de cette communauté chrétienne du point de vue collectif dans la vie des hommes. Je crois que comme prêtres, quelle que soit notre mission, nous conservons une responsabilité par rapport à cette signification ».

III. - Questions

1. — POURQUOI LA PATIENCE ?

- En quoi *cet enfouissement* ou cette patience que nous vivons, ne nous concerne pas seulement dans nos individualités de chrétiens dispersés, mais est une sorte de *voie obligée pour l'Eglise elle-même* ?
- *Comment l'Eglise est-elle fidèle* à sa mission en nous confiant un « *ministère de patience* » ?
- Comment restons-nous des *serviteurs actifs de l'Eglise*, dans ce que nous vivons d'abord comme une simple loyauté à l'égard de nos responsabilités humaines ?

2. — QUELLE EGLISE VIVONS-NOUS ?

- Quelle est cette « Eglise » que nous négligeons ou que nous refusons ? Sur quelle « Eglise » au contraire, nous appuyons-nous : « Eglise réelle », même si nous croyons pouvoir la distinguer de ce qu'elle paraît être ? Quelle espérance d'Eglise portons-nous, quel cheminement estimons-nous nécessaire pour y parvenir ? Comment cherchons-nous à engager l'Eglise dans un tel cheminement ?
- Au delà de notre effort de fidélité personnelle, *comment essayons-nous de promouvoir un signe ecclésial de l'Evangile* ?

3. — SOMMES-NOUS CONDAMNES A ETRE DES ETRANGERS ?

- Si « l'impossibilité apostolique » nous paraît parvenir du caractère *étranger* de l'Eglise et de la Foi chrétienne, par rapport aux frères dont nous partageons la vie, comment ressentons-nous cette « étrangeté » dans notre propre existence ? A quelles questions, à quelles recherches nous conduit-elle ? Dans quelle mesure peut-elle être réduite ? Dans quelle mesure, au contraire, nous paraît-elle significative du message chrétien et de l'Eglise ?

Voie d'accès n° 4

UNE EGLISE NOUVELLE SE CHERCHE A TRAVERS CE QUE'ELLE EST DEJA (paroisses, zones, secteurs, diocèses, mouvements, etc...). Nous avons à promouvoir cette transformation radicale en assumant notre part de responsabilité pastorale.

Église à naître Église déjà là

Nous portons depuis longtemps la préoccupation d'une présence et d'une attention réelle à la vie des gens ; cela s'est traduit de manières diverses : l'entrée dans une situation professionnelle, des modifications dans l'habitat, la participation à des activités civiles, voire politiques, des engagements sportifs ou culturels, etc.

Tout ce que nous avons reçu, dans cette présence et cette écoute, nous a transformés et souvent n'a fait qu'accroître les difficultés que nous éprouvions vis-à-vis de l'Église déjà-là.

Pourtant, cela ne nous conduit pas forcément à couper les ponts. Nous pensons que, malgré les tensions que cela provoque dans notre existence personnelle, et dans la manière parfois difficile de faire reconnaître nos options dans l'Église locale, il vaut la peine de chercher à faire quelque chose dans ce cadre-là *aussi*.

Des expressions de quelques-uns d'entre nous

Des options.

« Un maxi-engagement du côté monde » allant de pair avec « un maxi-dégagement du côté M. le Curé »... On ne promet surtout pas d'engager trop de réformes, au niveau de la pastorale sacramentelle, par exemple, qui apparaîtraient à beaucoup ici comme

tracasserie administrative, alors que le sacrement collectif de l'Église locale est si long à se réformer en regard même de la vie des pauvres qui sont ici majoritaires ».

« Nous avons tenté de concilier trois éléments qui nous pa-

raissent importants et qui correspondent à notre effort de vivre dans une optique Mission-Paroisse :

- une activité professionnelle... dans des couches socio-professionnelles différentes (détail important) ;
- une responsabilité à l'égard d'une Communauté Eucharistique et à l'égard de groupes de chrétiens militants adultes et jeunes dans des Mouvements d'Action Catholique Spécialisée ;
- une tâche paroissiale proprement dite...

Cette volonté de conciliation est certains jours fort difficile. Est-ce exactement ce type de présence que requiert l'Eglise locale ? ».

« Nous pensons que l'effort pour faire naître l'Eglise dans des groupes où elle n'est pas, doit s'articuler avec ce qui existe

déjà de l'Eglise dans notre région ».

« C'est en membres de l'Eglise et avec l'Eglise que nous avons à accomplir notre travail pour les personnes et pour ce pays. Cette Eglise, il s'agit de la faire exister ici, ce qui suppose un triple effort pour : la rassembler (ad intra) — la rendre visible, significative pour les incroyants — l'ouvrir ».

« Le respect que l'on doit aux hommes de ce pays qui acceptent notre amitié, impose de notre part une totale gratuité, si bien que nous devons refuser tout esprit de tactique, y compris pour faire le jeu de l'Eglise. Ceci implique le refus de certaines options prises par les responsables de l'Eglise locale, qui sont faites davantage en fonction de l'Eglise (sa présence, sa durée, sa manière d'être...) et non en fonction du pays ».

Des constatations... qui nous interrogent...

« Ici, l'Eglise est inexistante ; elle tend vers le point 0... On fournit une prestation de services... mais quelle autre mission l'Eglise peut-elle avoir ici ? ».

« Au milieu des gens en vacances... il est rare de trouver de véritables militants chrétiens. J'ai souvent eu l'impression que l'Eglise n'arrivait pas à transformer même la masse de ses propres fidèles et que la réussite, ici ou là, de quelques bons militants ne représentait qu'une réussite de type artisanal ».

« Une question nous a été posée à nous prêtres : « Des prêtres qui travaillent (à plein temps) et qui restent en paroisse ne risquent-ils pas d'être en porte à faux vis-à-vis de la classe ouvrière ? Certains même parlent de compromission, ou de trahison de la lutte des classes ».

« En raison des dimensions restreintes de la ville, et des multiples imbrications du mouvement ouvrier, de la vie municipale et de la vie collective des quartiers, le chrétien engagé n'est

pas vu seulement comme un franc-tireur, isolé dans le mouvement ouvrier, avec « ses » problèmes de conscience, il est vite

repéré comme faisant partie d'une organisation, d'une Eglise, dont on aperçoit plus vite qu'ailleurs les dimensions collectives ».

Quelle est notre référence ?

« On ne peut pas se désolidariser de l'ensemble ; la référence au Christ ou à l'Evangile ne suffit pas, il faut qu'elle passe par l'Eglise ; tout comme pour un

marxiste, la référence à Lénine ou à Marx ne suffit pas, il faut la référence au Parti, sous peine de ne représenter que soi-même ».

Les multiples dimensions de l'homme.

« ...Pourquoi les équipes territoriales n'auraient-elles plus leur raison d'être, si tant est que l'Eglise doit communier profondément à toute la vie de l'homme et pas seulement à l'une de ses dimensions, fut-elle la plus marquante tel que le travail... Sauvons-nous, à la M.D.F., reconnaître profondément, au-delà des mots, la légitimité d'une vie sacerdotale vécue à nos côtés n'intégrant pas la dimension du travail professionnel, par exemple, mais pourtant employée à plein temps au service de l'Evangile, cela dans un autre type de ministère que le nôtre ? ...ainsi, une insertion territoriale ne peut se

justifier à partir du seul fait qu'il faut bien offrir aux copains du travail professionnel un lien visible de notre part avec d'autres chrétiens ou avec l'Eglise locale. Si les hommes à la vie desquels nous voulons communier ne sont pas réductibles à « l'homme-travailleur » mais relèvent tous de l'homme aux multiples dimensions (travail, loisir, social, économique, familial, politique, religieux...) quelles exigences concrètes entraîne encore pour nous cette volonté de communion, de recherche avec, de partage... et en quoi cela concerne-t-il notre responsabilité propre de prêtre ? ».

Visibilité - Cohérence.

« Par rapport à la mission, il se pose une question de visibilité et de présence : la visibilité de l'Eglise ne peut justifier la présence de quiconque en un lieu. Inversement, c'est dans la mesure où tout le monde est présent réellement qu'il s'ensuit une visibilité de l'Eglise. Le terme de présence porte cependant une

ambiguïté. Il nous semble impossible de séparer la présence d'un engagement dans un projet collectif. La présence est indissociable d'un partage effectif.

Dans ce contexte, quelles sont les formes de vie à promouvoir pour que l'Eglise soit présente : un sens plus grand de la respon-

sabilité de tous les chrétiens et le passage de la notion de rassemblement à la notion d'échange. Ce qui entraîne comme conséquence une mise en place nouvelle des rôles et des tâches au sein même de l'Eglise, pour les laïcs et pour les prêtres ».

« Nous sommes en recherche pour réajuster le ministère paroissial aux conditions de la vie urbaine et de la mentalité moderne ; en recherche pour rendre cohérentes nos vies de prêtres telles que nous les vivons aujourd'hui ».

« Quant à l'évolution de l'Eglise ici, je pense personnellement que le problème est de choisir entre la visibilité et la présence. Malgré la nette évolution de ces dernières années, il me semble que l'Eglise est encore trop soucieuse, trop préoccupée de visibilité : trop de locaux, trop de structures, trop d'institutions, trop de permanents et, par contre, absence de liens personnels entre les chrétiens. Il est évident

Est-ce un rêve ?

« N'est-ce pas la responsabilité de notre Eglise locale de tout faire pour qu'un jour des hommes communistes puissent eux aussi et en toute liberté, se poser la question de Dieu sans que s'y mêlent pour effacer sa voix, pour l'éloigner, tous ceux qui, consciemment ou inconsciemment,

que si un effort sérieux, cohérent et persévérant n'est pas entrepris pour faire du peuple chrétien une communauté vivante, confrontée à elle-même et au pays, on ne peut envisager sans crainte la visibilité ».

« Le partage de la vie des gens, les interrogations que cela provoque, tout ceci me pousse à chercher pour moi une nouvelle expression de ma foi pour permettre un éveil, un cheminement ou un approfondissement de la foi des hommes d'aujourd'hui. Cette mission fondamentale, je la vois à réaliser avec tous ceux que je rencontre, que ce soit au travail, en paroisse, dans l'A.C.S... ; il y a là pour moi une articulation nécessaire à faire (et non pas une juxtaposition, ni une opposition) entre l'Eglise à faire naître et l'Eglise déjà née... Une question essentielle me semble posée à chacun d'entre nous : comment je vis mon unique responsabilité sacerdotale dans mon combat ouvrier et dans ce que je fais à la paroisse et dans l'A.C.S. ? ».

l'ont déguisé en ceci ou cela ?

N'est-ce pas une tâche essentielle de la mission de faire que des hommes puissent rencontrer le Dieu vivant sans être contraints de renier ce qu'il y a de meilleur dans leurs aspirations de communistes ? ».

Ces quelques textes ne sont que des témoins d'expressions nombreuses à ce sujet. Dans un passé relativement récent, la session Mission-Paroisse a permis de préciser quelques points de repères ; mais, semble-t-il, il s'agit d'autre chose aujourd'hui.

Au risque de caricaturer, on pourrait dire qu'à la session Mission-Paroisse, nous étions surtout préoccupés de savoir s'il fallait garder des paroisses ou pas.

Quand nous reprenons cette interrogation, elle est marquée notamment par un regard autre sur les personnes que nous rencontrons et comme une sorte d'attention renouvelée aux *multiples dimensions* qui font leur existence, et par une conscience de plus en plus vive de la nécessité d'un *témoignage collectif* pour situer correctement et donner son efficacité au témoignage individuel, et surtout pour prendre à son véritable niveau de profondeur la question de la visibilité de l'Eglise. Il est significatif que cette question de la visibilité soit parfois posée par ceux d'entre nous qui vivent dans un contexte où l'Eglise institutionnelle est de plus en plus absente (le Maghreb par exemple).

Quelques questions

qu'il est possible d'adapter ou de modifier.

- 1) — Nous nous trouvons là sur un terrain de recherche où ce que nous disons laisse facilement croire que nous partons de l'institution ; serait-il possible de dire en quoi notre souci de l'Eglise déjà-là est *influencé* par la rencontre des gens ou la perception que nous avons du monde auquel nous sommes présents ?
- 2) — C'est aussi un terrain qui nous oriente d'emblée sur les options prises à l'intérieur de l'Eglise ; notre souci de « cohérence dans nos tâches », de « visibilité d'Eglise » a-t-il joué *dans notre manière de participer à la vie du monde, d'intervenir* dans certaines situations ? Lesquelles ? A partir de quelle réflexion ? Quelle réflexion cela a provoqué ?
- 3) — Dans les options, les décisions concernant les tâches pastorales nous sommes orientés par certaines idées sur l'Eglise. Lesquelles ?
- 4) — Voyons-nous des options, des décisions, des « comportements prophétiques » pris ou à prendre qui nous paraissent significatifs de ce qui doit être l'Eglise ? Lesquels ? Qu'est-ce qui nous fait dire qu'ils sont significatifs ?

Voie d'accès n° 6

Des chrétiens, autant prêtres que laïcs, vivent déjà avec UNE CONSCIENCE NOUVELLE les réalités du monde d'aujourd'hui. Mais l'Eglise continue de se manifester par des mots, des analyses, des attitudes morales et pratiques, et même par des structures qui expriment SA CONSCIENCE d'hier. Il est urgent de redonner à l'Eglise son caractère significatif.

Une conscience nouvelle de l'Église prisonnière de structures et de mentalités d'hier

Petit condensé de nos expressions

Nous estimons « *vieillot* », étriqué et ridicule l'aspect des gens d'église qui constituent un petit monde à part, un espèce de « ghetto ». Il faut aujourd'hui être attentif « *au dynamisme intérieur des chrétiens qui de plus en plus nombreux vivent une sensibilité humaine et religieuse nouvelle* ». Ces plantes là poussent dans l'Eglise et ne se contentent plus d'y camper. Ce sang nouveau veut irradier tout le corps en passant par le cœur.

« *Entre l'underground et l'immobilisme, la marge se remplit de plus en plus... beaucoup de choses anciennes continuent d'être affirmées sans être vécues, et bien des choses sont déjà réalisées qu'on n'ose pas dire ou reconnaître... on ne comprimera pas plus longtemps sans risque une évolution vécue qui se traduit chaque jour en initiatives nouvelles* ».

Il faudrait prendre la mesure de cette force qui fait craquer les schémas anciens et les cadres étroits. Il faudrait faire une opération vérité « *pour rejeter l'hypocrisie et donner le pouvoir à l'imagination* » qui exige des espaces de liberté.

Il faudrait explorer le désir de recherche « *plus ou moins précis que nous constatons chez les gens rencontrés pour le baptême et pour le catéchisme, chez des fiancés. Ces personnes qui se disent loin de l'Eglise posent des questions très sérieuses sur des problèmes de fond, sur la Foi, l'Eglise : ils attendent quelque chose* ».

Il faudrait manifester beaucoup « *de courage, de clarté, d'obstination et de persévérance, mais aussi de l'humilité, de l'humour* » :
pour modifier les habitudes caduques
pour établir des relations plus vraies avec nos frères
pour faire changer dans la vie interne de l'Eglise des choses que nous ne saurions supporter ailleurs
pour prendre le risque de « *s'engager à l'intérieur de l'Eglise* ».

Comment prendre cette voie d'accès ?

1°) — COMMENT SE POSE LA QUESTION ?

La première chose à faire, c'est de *pointer* très concrètement des événements, des situations, des prises de position... où l'Eglise (disons) « officielle » (personnes, droit canon, habitudes ou traditions) se manifeste en contradiction avec notre sensibilité, ou en contradiction avec la sensibilité de ceux qui nous entourent.

On peut multiplier les *exemples* : structure non-démocratique, blocage politico-religieux, dogmatisme d'une prise de position, accent sur la religiosité, encombrement de dévotions, style d'intervention « ecclésiastique » « ou apeuré » devant des événements ou des risques à prendre, conception de la sexualité ou de la liberté de conscience..., traditionnalisme oppressif, liturgisme anachronique..., etc.

2°) — Sur tel aspect précis (bien délimité, cf. ci-dessus), **COMMENT PRECISONS-NOUS NOTRE DESACCORD** avec ce visage de l'Eglise ?

En quoi ce désaccord manifeste-t-il de notre part une sensibilité en harmonie avec *la recherche d'une « conscience moderne »* valable ?

Pourquoi disons-nous *valable* (humainement et chrétiennement) cette attitude moderne que nous partageons ?

3°) — Il est clair que nous travaillons hardiment au renouvellement du visage de l'Eglise. **QUE PENSONS-NOUS DE CE QUE DISENT BIEN DES GENS.** souvent ceux qui sont sur le seuil de l'Eglise, sympathiques à notre perception, intéressés par notre effort, mais qui s'interrogent : « *Pourquoi cela change-t-il dans la religion, qui devrait être la même toujours ?* ».

L'idée d'une religion stable, même dans un monde qui bouge, d'où ça vient et pourquoi ?

40) — **COMMENT NOUS PARAÎT S'EXPLIQUER L'ATTITUDE DE L'ÉGLISE QUE NOUS CRITIQUONS ?**

Pensons-nous qu'il s'agit d'infidélité ? Pourquoi ? Serait-ce le pur reflet d'un conditionnement historique ? Ou faut-il y voir l'expression dépassée mais vraie d'un aspect de la conscience chrétienne, de la nature de l'Église, de sa mission ? Lequel ? Ou encore, n'y a-t-il pas là un aspect authentique (humainement, chrétiennement) et actuel, mais difficile à percevoir par une conscience moderne ? Pourquoi ?

50) — **ACCUEIL ET CRITIQUE**

En restant sur le terrain concret que nous avons examiné, comment précisons-nous *la mission de l'Église* au cœur de l'expérience de l'homme et de son histoire : comment *assumer chrétiennement* l'expérience et l'histoire de l'homme ?

Cette dernière question peut être éclairée par ces mots de Martin Luther KING :

« La plupart des hommes, et des chrétiens en particulier, sont des thermomètres qui indiquent ou enregistrent la température de l'opinion majoritaire, et non des thermostats qui transforment et règlent la température de la société. »

« Ministres de Jésus-Christ, avons-nous sacrifié la vérité sur l'autel de l'intérêt personnel et, comme Pilate, aligné nos convictions sur la demande de la foule ? ».

(*La force d'aimer*, Casterman 1967, pp. 28 et 31).

L'Église (« une, sainte, catholique ») EST EN FAIT TRAVERSEE PAR LA LUTTE DES HOMMES. Nous sommes nous-mêmes engagés dans ces affrontements. Ce n'est pas sans nous interroger sur le signe que l'Église présente aux hommes, sur sa signification profonde, sur les voies d'un vrai pluralisme chrétien.

Lutte des classes et catholicité de l'Église

La difficulté

Nous constatons des « tensions » à l'intérieur de nous-mêmes comme entre nous. L'une d'entre elles paraît avoir pour racine *le sérieux du partage de vie* qui nous conduit à épouser le combat pour la libération et à nous démarquer d'autres gens qui, professant la même foi, vivent des options différentes.

Nous voyons bien que cette difficulté se manifeste de plus en plus à l'intérieur de l'Église tout entière. Sa communion ne peut nier les différences et les affrontements. Si l'Évangile appelle les chrétiens à vivre sans faux-fuyants leur « appartenance naturelle » à des groupes humains divers, s'il nous conduit à accepter les différences entre hommes et entre communautés humaines, ne nous oblige-t-il pas aussi à discerner la portée et le sens des oppositions, des oppressions, à convertir la manière de vivre nos solidarités ?

Sous quelle forme l'Église va-t-elle, très concrètement, ici et là, manifester cet Évangile ? Et quel peut être le rôle du prêtre qui est, avec l'évêque, serviteur de la communion ?

Attitudes

● LES QUESTIONS DES AUTRES

« Comment pouvez-vous appartenir à une Église traversée | par la lutte des classes » ?
« A partir de nombreux

conflits sociaux dans lesquels les parties adverses se disent chrétiennes, on ne comprend pas le sens de notre appartenance à l'Eglise, on met en doute notre loyauté. Dans divers conflits des hommes en bagarre se retrouvent à la même eucharistie : « alors vous dites qu'un chrétien ne peut être au P.C., et d'un autre côté il peut communier avec son adversaire de classe qui est d'extrême droite, pourquoi ? ».

● PRENDRE PARTI ?

« Oui nous sommes partisans : nous prenons avec Jésus-Christ et les prophètes le parti de l'opprimé, du pauvre, mais nous savons aussi qu'en nous efforçant à ce choix, notre amour fênd, comme celui du Christ, à être universel ; nous savons qu'en agissant ainsi, nous aimons aussi les riches et les oppresseurs, car le salut du riche ne consiste-t-il pas précisément en la découverte de son frère pauvre ? L'Eglise se doit d'être lumière pour tous. Elle devient lumière pour les « riches » dans la mesure où elle est solidaire des pauvres, manifestation de l'Amour de Dieu pour les plus petits d'entre les siens ».

« Je suis de la C.F.D.T. J'ai été amené à défendre les idées de la C.G.T. : un sens du peuple, des idées simples... qu'il n'y a pas à la C.F.D.T. Au casse-croûte, j'ai défendu les copains C.G.T.

« Je crois, dit-elle au prêtre, que tu es plus proche de nous que de l'ensemble des chrétiens dont tu t'occupes. Qu'est-ce qu'il peut y avoir en commun entre toi et eux (sous-entendu sur le plan politique, vision de l'homme, valeurs à défendre). Je ne vois pas ce que ta foi peut changer à tes opinions et ne pourrais-tu pas laisser ta foi entre parenthèses pour lutter avec nous ? ».

qui étaient minoritaires et qui n'osaient rien dire. Tout en prenant parti, je me sens responsable de tous. Pour moi, c'est quelque chose de sacerdotal. C'est pas si naturel que ça. A l'intérieur du monde ouvrier, il y a une exigence d'estime et d'ouverture réciproque qui n'existe pas ».

« Notre engagement syndical signifie la volonté de mettre d'une manière concrète ce que nous avons reçu au service de la classe ouvrière. Il signifie notre refus de compromission avec l'ordre établi, avec le pouvoir, avec ceux qui possèdent, et notre participation active à l'avènement d'un réel socialisme. Notre volonté et notre souci : que notre engagement syndical et politique ne cache jamais d'une manière ou d'une autre notre responsabilité sacerdotale : « le tout de notre vie n'est pas l'achèvement d'une société socialiste ».

● MAIS LE CHRIST ?

« Nous présentons le Christ à la pleine lumière du mystère pascal, en télescopant souvent les contradictions, ambiguïtés, luttes, qui ont fait sa vie. Or c'est

ce cheminement qui est exemplaire dans un monde qui n'a pas atteint au mystère de la Pâque éternelle et est en cheminement ».

● RECHERCHE CONCERNANT L'EGLISE

« Le prêtre sera-t-il l'émanation d'une communauté ? Si oui, pourra-t-il rester enfermé ? Il semble bien que l'aspect missionnaire du sacerdoce remis en valeur par le Concile ne puisse être écarté, et dans ce cas le prêtre devra toujours avoir une dimension universelle, une dimension missionnaire d'ouverture à tout le monde ».

« Ce qu'il ne faut pas faire est clair : ni une Eglise ouvrière, ni une Eglise où l'option socialiste soit requise à l'entrée. Que deviendrait alors la catholicité, l'universalité ? Ce qu'il faut faire est beaucoup moins évident... ».

« Le prêtre risque de devenir un aliénateur dix fois plus dangereux quand il est dans la vie humaine que lorsqu'il était dans sa sacristie. S'il sacralise un bougeoir, ça n'a pas très grande importance. S'il sacralise un projet ou une action de l'homme, alors c'est la catastrophe ».

« L'Eglise ne devrait-elle pas être le lieu de la contestation permanente des projets qui se rapetissent beaucoup trop vite, beaucoup trop tôt ?.. aider, en étant dedans, les groupes humains à se maintenir en état perpétuel d'ouverture ».

Questions

1) Comment vivons-nous, au jour le jour, *notre solidarité avec un monde donné* ? Quelles attitudes, prises de position, engagements la manifestent ?

Notre foi en Jésus-Christ, et notre ministère dans l'Eglise, font-ils parti des *motifs* de cette solidarité ? Oui ou non, pourquoi et comment ?

2) Nous donnons un sens chrétien et même sacerdotal à l'effort que nous faisons pour favoriser l'unité entre camarades, que ce soit dans les relations quotidiennes, dans la lutte syndicale, etc.

a) — Quel lien y a-t-il à nos yeux entre l'unité que nous faisons exister entre hommes d'un même groupe, d'une classe, etc. et le mystère de réconciliation et de récapitulation en Jésus-Christ ?

b) — Si nous vivons sans réticence la consistance des enga-

gements particuliers, si nous estimons des choix nécessaires et légitimes, par exemple quand il s'agit de la lutte des classes...

— comment concilier cet engagement avec *notre fonction qui nous met au service de l'unité de l'Eglise* ?

— comment concrètement, dans la situation actuelle, réaliser ce service ?

3) L'Eglise est ce qu'elle est. Elle est généralement perçue par nos camarades de travail et d'engagement comme étrangère à leur vie, impliquée dans l'oppression. *Comment et pourquoi restons-nous en lien avec cette Eglise telle qu'elle est ?* Comment expliquons-nous aux camarades cette solidarité ?

4) Chargés de construire l'Eglise, nous nous refusons généralement d'envisager des communautés uniquement ouvrières, socialistes, etc. Pourquoi ce refus ? *Comment essayons-nous de faire vivre une communauté* traversée par divers courants ?

A quel prix cette communauté ne sera-t-elle pas le plus petit commun dénominateur — insignifiant — de ses membres ?

Le travail de l'homme, son efficacité, ses réussites, comme ses contraintes et les oppositions qu'il recouvre, tout cela nous concerne dans notre Foi. L'Eglise est partie prenante de tout ce qui signifie L'EPANOUISSEMENT DE L'HOMME, dans son expérience personnelle et collective, dans sa culture et ses amours. Au cœur de l'évolution de notre société, elle est interrogée, à un niveau de profondeur discerné aujourd'hui de manière beaucoup plus aiguë, par les CARENCES DE L'HOMME : maladie, déséquilibre nerveux et psychique, souffrance, insignifiance de la sexualité, du travail, des loisirs, échecs personnels et collectifs.

L'Eglise et le sens de l'aventure humaine

Introduction

Les réalités de la vie de l'homme ont leur consistance propre. Importance du travail dans une civilisation technicienne, contrainte des lois économiques et des impératifs techniques et scientifiques. Poids journalier de ce travail dans la vie des gens. *Autonomie des projets* qui tentent de définir l'avenir de l'homme, qui veulent assurer son épanouissement : autonomie du politique, de l'organisation sociale, des initiatives culturelles, de la gestion des loisirs... Autonomie de l'homme, affirmation de sa responsabilité, revendication d'une maîtrise totale de son destin.

De la même manière *les carences de la société* moderne apparaissent avant tout comme *des défis jetés à l'intelligence, aux capacités d'organisation de l'homme.* Les rapports et les articles s'accablent sur les déficiences de l'enseignement, de la formation universitaire, de la promotion professionnelle et culturelle des jeunes ; sur le manque d'hôpitaux, les insuffisances de la psychiatrie face aux

déséquilibres dont souffrent de plus en plus de gens, l'absence de prise en charge des personnes âgées, la honte des hospices de vieillards. Ils s'accumulent aussi sur la progression des maladies vénériennes (Le Monde du 10 octobre 70), l'irruption massive de la pornographie, la dévalorisation de la sexualité. Georges Friedmann vient de publier un livre (« La puissance et la sagesse » Gallimard) qui parle entre autres choses du désarroi du loisir dans notre société technicienne (Le Monde du 13 octobre 1970).

Devant cette volonté d'autonomie et cette complexité de la société moderne (bien manifestées par les sciences humaines) nous entendons encore Vatican II qui nous a parlé de l'Eglise au service de l'homme, de l'intériorité réciproque de l'Eglise et du Monde :

« C'est en effet l'homme qu'il s'agit de sauver, la société humaine qu'il faut renouveler. C'est donc l'homme, l'homme considéré dans son unité et sa totalité, l'homme corps et âme, cœur et conscience, pensée et volonté, qui constituera l'axe de tout notre exposé ».

(« L'Eglise dans le monde », n° 3)

« L'Eglise a le devoir, à tout moment, de scruter les signes des temps et de les interpréter à la lumière de l'Evangile, de telle sorte qu'elle puisse répondre, d'une manière adaptée à chaque génération, aux questions éternelles des hommes sur le sens de la vie présente et future et sur leurs relations réciproques. Il importe donc de connaître et de comprendre ce monde dans lequel nous vivons, ses attentes, ses aspirations, son caractère souvent dramatique ».

(« L'Eglise dans le Monde », n° 4)

Ces affirmations peuvent nous apparaître comme de belles déclarations d'intention. Quel retentissement effectif ont-elles sur le cours des choses, dans le jeu de la transformation du monde tel qu'il se déroule ? De quelle manière l'Eglise en tous ses membres est-elle effectivement impliquée dans le renouvellement de la société, dans le discernement par l'homme du sens de son aventure ? Comment l'Eglise se manifeste-t-elle au service de l'homme et de la société à travers les problèmes massifs posés aujourd'hui ?

Ces questions nous désignent l'enjeu de cette voie d'accès de notre recherche commune. La réponse est loin d'être claire et ce qui apparaît davantage d'abord ce sont les obstacles à saisir cette intériorité réciproque de l'Eglise et du Monde, ce service de l'Eglise au cœur de la vie du monde.

Quelques réactions

● La distance entre Eglise et Monde dans la conscience des gens

« La plupart du temps les copains se foutent de ce que la foi peut avoir à dire sur la réussite de l'homme ; pour eux, le bonheur c'est une belle journée à la campagne ou la maison qu'on s'est construite, et c'est tout ; il y a là toute une recherche du bonheur sans Dieu. J'essaie de questionner, d'interroger la conscience, mais ça ne va pas loin... ».

« Tel militant athée a pour idéal l'éducation laïque « libératrice », et c'est tout ».

« L'engagement humain, syndical par exemple, se vit très bien sans Dieu pour certains ».

« Tant de gens tiennent debout sans croire en Jésus-Christ ».

« Grande difficulté de rechercher la signification de l'homme autrement que par la démarche scientifique ».

« Priorité à la compétence... Sens de l'efficacité dans tous les domaines ». « Du travail envisagé comme service de l'homme on est conduit à passer au travail comme compétence exigeante, au travail dans sa technicité et ses lois propres ».

● Les obstacles qui viennent de l'attitude de l'Eglise

« L'Eglise, mes copains ne la voient que trop ; habituellement elle est un scandale ». « Quelle insignifiance que le signe donné par l'Eglise ».

L'Eglise semble toujours dire qu'elle a la vérité : elle apparaît comme un lieu « non pas de liberté, mais d'a priori intellectuel, d'idéologie ». « Elle apparaît comme gardienne de l'ordre moral, elle veille jalousement sur le trésor moral sans avoir, en ce domaine, de réelle inventivité ».

« L'Eglise invite à accroître progrès et bonheur mais en re-

fusant, dans le même temps, que soient pris les vrais moyens de traquer les injustices ».

« L'Eglise se tait sur les vrais problèmes et fait de l'inflation verbale sur les problèmes secondaires ». « Eglise du secret : une extrême pudeur, comme si elle avait toujours quelque chose à cacher, une fausse retenue ».

Le poids des structures : « Un regard moins clérical et plus humble ». « Une Eglise qui abandonnerait pas mal de ses structures pour être disponible, en partage... ».

- **A travers les obstacles, la difficulté à saisir l'articulation du service de l'Eglise et de la vie du monde :**

Comment harmoniser projet humain et projet ecclésial ?

« Quant à l'Eglise... il me semble qu'elle doit être avant tout une garantie... une garantie pour les hommes qui travaillent à aménager le monde, qui luttent pour la justice, la liberté de l'homme, le grandissement de l'homme, qu'ils ne se trompent pas, qu'ils ont raison de mener ce combat. Ce n'est qu'à ce moment que des non-croyants peuvent alors découvrir toute la richesse que l'Eglise porte en elle et qui peut aussi les concerner... ».

« Mais je ne crois pas qu'il y a un registre humain et un registre religieux, des activités humaines et des activités religieuses. Mais comme nous sommes éduqués en fonction d'une dichotomie qui nous traverse et qui est le climat général de l'Eglise, on a fait de la foi une espèce d'ensoi, séparé de la vie concrète des hommes, de leur vie sociale, de leur recherche, et vécu à l'intérieur d'un ghetto qui donnait une signification religieuse aux choses humaines parce qu'elles étaient dans le ghetto... Alors que tout le problème, et cela c'est notre responsabilité essentielle, c'est d'arriver à discerner dans nos existences et en le partageant entre nous quelle est la signification de la foi par rapport à la vie de l'homme, en sachant qu'il n'y a pas deux registres et qu'on ne

découvre ce qui a valeur pour l'homme qu'en fonction de Jésus-Christ ».

« On vit une totalité. Le projet humain : syndical, politique, est indissociable de l'annonce de la foi. Comment harmoniser la totalité du projet humain et chrétien ? ».

« La foi a quelque chose à voir avec la réussite de l'homme... mais elle n'apporte pas de solution toute faite... Evitons de nous servir de la foi pour justifier notre conception humaine... il n'est pas si clair que tous les chrétiens doivent être socialistes... Laissons à l'humain, non pas une indépendance radicale par rapport à la foi, mais son autonomie... Pour articuler, sans les confondre, projet ecclésial et projet syndical, par exemple, cherchons dans la foi des points de repère : Dieu s'enracine dans la lutte de la classe ouvrière pour plus de dignité... mais il n'y a pas homogénéité absolue entre un projet humain et le projet chrétien ».

« Option syndicale... aucun problème particulier du fait que ce soit la C.G.T... »

Un problème du fait C. G. T. quand même ; c'est d'être quotidiennement plus significatif du Marxisme (pas grave) que de Jésus-Christ (il y a un défaut) ».

⑥ Des questions et des perspectives ouvertes

« Le travail va être de plus en plus un élément essentiel de la vie de l'homme de la société industrielle. Notre rôle est d'agir pour que le travailleur ne soit pas considéré comme un objet.

Partant de la certitude que Jésus-Christ révèle les structures fondamentales de l'homme, cette réflexion nous permettra de voir les fondements de notre foi et de

repréciser ce que Jésus-Christ et l'Esprit de l'Évangile ont à dire sur le travail.

Dans l'optique d'une « Eglise à naître », il faut discerner si cette Eglise a quelque chose à dire sur le travail et comment.

Le travail est aussi une forme possible de réconciliation entre les hommes ? Comment ? ».

⑦ Devant la psychanalyse, les milieux de la psychiatrie et de la psychologie :

« Comme en d'autres domaines scientifiques, l'Eglise a boudé ces recherches et ces découvertes nouvelles. Elle s'est méfiée... Elle a condamné... Pourquoi ? De quoi avons-nous peur ? Il serait intéressant de creuser les raisons conscientes et inconscientes de nos répugnances ».

« Il ne s'agit pas tant de "garder la foi" coûte que coûte, que de croire avec plus de vérité et d'intelligence. La vérité de la foi ne saurait se passer de la vérité de l'homme. La foi du peuple de Dieu n'a-t-elle pas toujours été une marche risquée ? ».

⑧ Devant les engagements appelés par la situation de notre société :

« Dans la mesure où l'Évangile nous rend solidaires des pauvres, nous nous trouvons de plain-pied avec les hommes qui, d'un horizon à l'autre, sont résolument tournés vers l'avenir et se dépensent généreusement pour le progrès des hommes, tous ceux qui ne se satisfont pas de l'état de choses actuel ».

« La défense des opprimés et la lutte pour la justice, tel est le lieu privilégié pour le dialogue au niveau de notre foi. Dieu ne s'est-il pas manifesté comme le Dieu qui libère, comme le Dieu qui sauve d'un bout à l'autre de la Révélation ? ».

« Nous envisageons notre mission dans la ligne de Moïse, des prophètes, de Jésus-Christ... ».

« Seules des vies unifiées en Jésus-Christ peuvent déchiffrer la convergence — qui n'est pas confusion — entre l'avenir humain que les hommes construisent politiquement et l'avenir absolu annoncé par Jésus-Christ ».

« Devant la complexité des affaires aujourd'hui, il nous faut être aidés par des gens connaisseurs des "sciences humaines". Il y a une contestation de surface facile à élucider, il y a des contestations radicales moins faciles... ».

Il y a aujourd'hui et l'homme d'aujourd'hui. Il s'enracine dans le passé, mais il est projeté dans le présent difficile et un avenir incertain. Les structures passent, l'homme reste. Je crois qu'il est très important que la Mission investisse dans cette recherche, qu'elle y mette le prix en se faisant aider par des spécialistes ».

Proposition de questions pour orienter la recherche

- 1) — Dans notre effort de partage de vie, que rencontrons-nous comme projets (ou absence de projets), inquiétudes, désespérances dans les gens avec qui nous cherchons à cheminer. Ces projets rejoignent-ils des projets collectifs, communs à beaucoup d'hommes d'aujourd'hui ?
- 2) — *Comment participons-nous, communions-nous à ces projets ?* avons-nous conscience que le projet que nous portons pour les hommes, comme chrétiens, s'articule avec ces projets des hommes *sans cependant se confondre avec eux ?*
Comment comprendre cette « *différence* » ?
- 3) — Comment *exprimer* d'une nouvelle manière, proche de nos contemporains, en dépassant les craintes qui bloquent souvent l'attitude de l'Eglise devant des méthodes d'investigations nouvelles ou devant des engagements et des recherches risquées (scientifiques, politiques surtout), comment *exprimer* que l'Eglise, en annonçant Jésus-Christ, *révèle* ce qu'il y a de plus profond en l'homme, le *sens* dernier de son existence personnelle et communautaire et de tous ses projets ?
Pouvons-nous apporter le témoignage de recherches positives (ou d'échecs) tentées par notre équipe dans ce sens ?
Comment avancer ?
- 4) — Quelles recherches d'*attitudes nouvelles* peut inspirer à l'Eglise dans l'avenir cette double dimension, d'une part du *partage*, de la communion, de l'intériorité, et d'autre part de la « *différence* », double dimension qui semble constamment présente à notre manière d'essayer de vivre son projet ?

Pour information...

Le lecteur intéressé par ces fiches de travail que nous venons de publier ou par les autres voies d'accès, peut se les procurer en écrivant au Secrétariat de la L.A.C. — B.P. 38 — 94 - Fontenay-sous-Bois. (Préciser le n° de la voie d'accès et le nombre d'exemplaires).

Les voies d'accès non publiées sont les suivantes :

Eglise et nouveaux regroupements

VOIE D'ACCES N° 2

Nous participons à une Eglise qui tend à s'exprimer par de nouveaux regroupements : communautés de base, petits groupes de recherche, eucharistie « domestique » (Eglise souterraine)...

L'Eglise et les grandes préoccupations de l'homme

VOIE D'ACCES N° 5

Nous sommes solidaires des grandes préoccupations de l'homme d'aujourd'hui : développement, révolution, paix, socialisme, projet politique...

Quelles relations voyons-nous entre ces solidarités et la mission de l'Eglise ?

L'Eglise, dévoilement de ce qui se vit déjà dans l'humanité ?

VOIE D'ACCES N° 7

Certains comprennent le rôle de l'Eglise — aussi bien que leur propre tâche de chrétien et de prêtre — dans le fait de chercher avec les hommes à dévoiler la figure de l'homme véritable.

L'Eglise a-t-elle une mission ?

VOIE D'ACCES N° 8

Peut-elle avoir un projet d'évangélisation sans tomber dans un prosélytisme irrespectueux ?

Originalité de l'Eglise et nouveaux rapports entre laïcs et prêtres

VOIE D'ACCES N° 9

En établissant de nouveaux rapports entre laïcs et prêtres, l'Eglise manifeste une nouvelle conscience d'elle-même. Cela conduit à mieux définir les responsabilités, à les articuler dans des équipes, des comités d'évangélisation...

Quelques livres sur la Bible

Claude Wiener

On parle de désaffection à l'égard de la Bible et des livres qui en traitent. Il est pourtant permis de penser que c'est encore et toujours dans l'Écriture que nous pouvons ressourcer le plus authentiquement notre foi. Il me semble que plusieurs livres récents peuvent nous y aider, chacun à sa manière. C'est dans cet esprit que je les présenterai ici (1).

Livres d'initiation et de travail

J. Dheilly a mis dans sa **BIBLE POUR NOTRE TEMPS** (2) toute la longue expérience de pédagogie biblique qui lui a permis en particulier de publier son si utile **DIC-TIONNAIRE BIBLIQUE**. Nous avons ici un grand nombre de textes avec des introductions très documentées et claires, de brèves notes de bas page et, à chaque étape, des orientations de « lecture pour le chrétien d'aujourd'hui ». On trouve à la fin une table de quinze thèmes fondamentaux regroupant un grand nombre de références et un tableau des trois années du lectionnaire dominical qui permet d'utiliser pour la préparation liturgique cet excellent manuel de lecture biblique pour le grand public, où sont présentées sous forme accessible toutes les informations indispensables, toutes les orientations fondamentales. La présentation de l'ensemble de la Bible supposait qu'on donne une solution à un problème peut-être insoluble : celui de l'ordre de présentation des textes. J. Dheilly a rejeté — sans doute à

juste titre — les deux solutions extrêmes : respecter l'ordre de la Bible avec ce qu'il a d'artificiel, ou classer chaque élément suivant sa date (à supposer qu'on puisse la connaître). Il s'est efforcé de ne pas fragmenter indéfiniment les livres (sauf la seconde partie des Actes, qui sert de cadre chronologique au épîtres), et de trouver un système respectant à la fois les genres littéraires et la chronologie.

Je ne puis entreprendre ici une critique de détail de son plan, mais il me paraît aboutir, à bien des étrangetés ; je n'ai d'ailleurs rien de plus satisfaisant à proposer, et je constate seulement que la recherche reste ouverte. Ce qui reste important, c'est d'avoir sous la main tant de textes, avec une aide précieuse pour les lire correctement.

Répandu maintenant à travers le monde (en français ou dans ses nombreuses traductions), le **VOCABULAIRE DE THEOLOGIE BIBLIQUE** (3) paraît cette année en

deuxième édition. Il ne s'agit pas d'une simple réimpression, mais d'une reprise de l'ensemble, tenant compte de toutes les remarques qui ont pu être faites sur la première édition. Une trentaine d'articles sont nouveaux, tous les autres ont été soigneusement relus et retouchés s'il y avait lieu, le système de renvoi aux autres articles a été perfectionné, une table synthétique a été ajoutée à la fin. Pour ceux qui sont habitués à cet outil de travail, il n'est pas inutile d'envisager l'achat de cette nouvelle édition, qui marque l'effort d'une équipe (et de son très actif — et exigeant — responsable) pour ne pas laisser vieillir un instrument capable de rendre service. Etant un des nombreux auteurs, je ne me permettrai pas d'en faire plus longuement l'éloge.

C. Bompois fait certainement œuvre utile en prolongeant sa **CONCORDANCE** des évangiles par un travail analogue sur les **ACTES ET LES ÉPÎTRES** (4) (mais pourquoi laisse-t-elle ainsi de côté l'Apocalypse ?). Grâce au gros travail qu'elle a

fourni, elle nous aide à retrouver des références ou à méditer sur un thème donné. On pourrait bien sûr relever quelques insuffisances, et souhaiter en particulier plus de liens entre articles parents, spécialement ceux qui correspondent au moins en partie aux mêmes mots grecs (« nations » et « païens », se « glorifier » et « orgueil »), mais cela n'atteint pas la valeur pratique d'un instrument utile, sans prétention exhaustive ni scientifique.

C'est ce but scientifique que vise la **CONCORDANCE** française dont la partie « Nouveau Testament » vient de paraître (5). Un travail gigantesque et extraordinairement sérieux, permettant à la fois de retrouver tous les textes où figure un même mot grec et de relier entre eux les thèmes apparentés (nuit - ténèbres - obscurité, ou sagesse - bon sens - folie - etc...). Un outil de tout premier ordre dont le volume (et le prix...) ne devrait pas rebuter ceux qui cherchent à travailler le Nouveau Testament de manière sérieuse et personnelle.

Nouveau Testament : Quelques travaux d'ensemble

On parle beaucoup de « l'exégèse moderne », d'une nouvelle manière de lire l'évangile. Le petit livre intitulé **DECOUVRIR L'ÉVANGILE** (6) veut être une initiation élémentaire pour les catéchistes et tous ceux qui veulent mieux comprendre sans pouvoir s'initier à un langage ou à des techniques compliqués. Dans une première partie, M.-J. Coloni, catéchiste elle-même, traite les différents problèmes de la naissance et de la composition des évangiles. Le plan et le cheminement sont clairs et le lecteur est bien introduit à l'essentiel malgré quelques obscurités d'expression ou formules surprenantes (comment chacun des auteurs des synoptiques a-t-il pu disposer du texte des deux autres, comme on nous le dit p. 46 ?). La deuxième partie est constituée par dix-sept brèves études de textes réparties entre quatre auteurs. On a judicieusement choisi des passages divers et représentatifs (cinq sur l'enfance, sept sur la vie publique, cinq sur la passion et la résurrection). Ces études

m'ont paru un peu trop courtes : en cinq ou six pages on aurait pu dire l'essentiel plus facilement qu'en trois ou quatre. Ce livre reste pourtant une excellente mise en appétit pour une meilleure lecture de l'évangile.

Dans un tout autre style, beaucoup plus continu et moins condensé, L. Monloubou (7) nous propose une découverte du **CHRIST** en deux volumes à la fois faciles et sérieux, les meilleurs d'une collection assez inégale. L'information est sûre, le langage clair, la progression du message bien soulignée ; tout cela fait un ouvrage excellent à lire ou à prêter à ceux qui veulent découvrir le Christ. A noter que le livre s'arrête pratiquement avant la Résurrection, qui est présentée dans le volume suivant de la collection (8), en liaison avec les débuts de l'Église.

Plus que jamais, la réflexion chrétienne a besoin de se nourrir de **SAINT PAUL**. Faut-il dire pour autant que l'homme d'aujourd'hui est facilement en accord avec

L'Apôtre ? J. Pallard (9) ne le croit pas. Dominicain français vivant en pays scandinave, il nous donne aujourd'hui un livre qu'il a d'abord publié en suédois (et en dialogue direct avec la mentalité et la littérature suédoises). En un langage très vivant, sans académisme, il propose à la mentalité moderne une rencontre franche et lucide avec la mentalité paulinienne, et à travers elle avec la pensée chrétienne : il nous donne ainsi à la fois une initiation à saint Paul et une apologétique chrétienne de forme renouvelée. Il est difficile de résumer ce livre à la fois passionné et réfléchi, facile à lire malgré sa longueur. Disons seulement que l'auteur nous propose trois étapes : « Approches de saint-Paul », éclairant des problèmes d'histoire et de langage ; « Paul et Sénèque », situant Paul par rapport à la société de son temps (État, femme et mariage, esclavage), en comparaison avec un contemporain païen ; enfin « N'ai-je pas vu le Seigneur ? » abordant le plus profond : une pensée foncièrement optimiste, dont l'élément réflexif se réfère sans cesse au témoignage fondé sur la rencontre vivante du Seigneur, une morale joyeuse découlant de cette rencontre et de la vie dans l'Esprit qui en est issue.

Quelques études plus précises

G. Gaide, moine bénédictin vivant à Madagascar, a tenu la gageure de faire un livre simple et clair sur le texte difficile qu'est le livre de DANIEL (10). C'est d'autant plus utile que ce texte est important, en particulier comme témoin privilégié et ancien de la littérature apocalyptique (ancêtre à ce titre du discours apocalyptique des synoptiques et de l'apocalypse johannique) et comme point de départ de la théologie du fils de l'homme.

Le travail se déroule en trois étapes : une introduction qui éclaire les problèmes littéraires et situe le cadre historique (particulièrement étendu et complexe), un commentaire donnant l'essentiel, chapitre par chapitre, sans se perdre dans les détails, et une synthèse théologique en cinq points (théologie de la Providence, théologie de l'histoire

Bref, un des meilleurs livres d'une collection qui en compte d'excellents, et que je conseille sans réserve, même si certains points peuvent être discutés.

Après cette introduction, on a envie de lire saint Paul. On butera alors sur les difficultés du texte lui-même. A ce propos, je voudrais attirer l'attention sur l'effort entrepris par les équipes de traduction du **LECTIONNAIRE DOMINICAL**. Je suis trop engagé dans cette entreprise pour la juger impartialement, mais je peux attester que ce travail fait en commun par des hommes très divers (aidés par des réviseurs plus divers encore) cherche à trouver des mots et des phrases accessibles à l'homme d'aujourd'hui pour rendre la pensée biblique ; pour saint Paul, l'effort, sans doute plus difficile qu'ailleurs, a été poursuivi avec une ténacité qui représente en tout cas bien du travail. Aux usagers de dire si on a fait avancer les choses... Un effort assez analogue a été entrepris par la publication hebdomadaire **AUJOURD'HUI LA BIBLE** où tout saint Paul est maintenant publié ; je dois avouer n'avoir pas vu cette traduction d'assez près pour porter un jugement valable. Mais il y a là aussi un gros travail qui doit porter du fruit.

— malheureusement très vite traitée —, messianisme, résurrection, spiritualité de combat). Un petit livre qui ne veut pas être une étude scientifique exhaustive, et dont on pourra critiquer certaines positions (par exemple sur les étapes de la composition du livre), mais que permettra aux lecteurs d'apprendre à lire et à aimer Daniel.

Le nouveau volume de la collection « Parole de Dieu » (inaugurée par les deux grands livres de X. Léon-Dufour) est, comme les précédents, austère et plein d'utilité. Pour aider à **COMPRENDRE LE SERMON SUR LA MONTAGNE** (11) W. D. Davies nous propose non de l'analyser, mais de le situer dans son cadre, ou plutôt dans ses différents cadres. Dans la mesure où il s'agit d'une « loi nouvelle », promulguée par un « nouveau Moïse », il importe de savoir

dans quelle mesure cela était préparé par le judaïsme biblique et le judaïsme contemporain de Jésus, et aussi dans quelle mesure cela est compatible avec ce que l'Église primitive a compris de Jésus, enfin et surtout avec ce que Jésus lui-même a voulu faire. On voit s'élaborer peu à peu la conviction que Matthieu, en regroupant les paroles qui ont formé le sermon sur la montagne, s'est parfaitement situé à la charnière entre la nouveauté radicale apportée par Jésus et la nécessité de formuler, en fonction de cette nouveauté même, des exigences éthiques en rapport avec un monde renouvelé.

Il est fort heureux qu'au moment d'aborder l'année C du lectionnaire nous puissions disposer d'un commentaire nourrissant et accessible de l'ÉVANGILE DE LUC. C'est ce qu'A. Stöger nous propose en trois volumes de la collection « Parole et Prière » (12), traduction d'une collection allemande visant à aider les chrétiens pour une « lecture spirituelle » du Nouveau Testament (13). Nous avons donc ici pour Luc un commentaire dense et facile à lire, reposant sur une excellente base scientifique (à laquelle renvoient sans pédanterie des notes discrètes aux bons endroits), soulignant excellemment les caractères essentiels du troisième évangile. On aura intérêt à lire le livre à la suite plutôt qu'à l'utiliser comme ouvrage de référence pour résoudre les difficultés, d'autant plus que l'auteur est très attentif au cheminement de Luc qu'il souligne par des résumés aux étapes importantes. Le genre de la collection ne permet pas de visions synthétiques, encore que les lignes de force se dégagent bien de la lecture. On peut regretter aussi que la comparaison avec les autres synoptiques n'apparaisse que rarement, mais c'était un peu inévitable dans un livre qui voulait guider le lecteur vers l'essentiel sans

le disperser dans les détails. Ajouterai-je que la traduction m'a paru un peu moins bonne que pour d'autres volumes de la collection ?

La même collection nous propose un commentaire de l'ÉPÎTRE AUX GALATES. Le texte est difficile ; on voudrait pouvoir saisir toute la richesse des détails, tout en les situant dans la continuité d'un texte passionné et rigoureux à la fois. C'est exactement l'aide que nous propose G. Schneider (14). Il nous aide à suivre pas à pas, s'arrête aux moments charnières pour faire le point, donne en marge des textes parallèles éclairants. On risque peut-être de sacrifier ainsi Pélan du texte à la précision de l'analyse, mais ce doit être seulement une invitation à revenir au texte lui-même pour le retrouver dans son jaillissement avec l'éclairage de tout ce qu'aura apporté le commentaire.

Dans un petit volume très rigoureux, au langage assez difficile, F. Mussner (15) veut nous introduire, non pas au message mais au LANGAGE DE JEAN, au type de connaissance qu'il nous apporte sur Jésus : son Christ est-il le véritable Jésus, ou bien est-ce une création de l'évangéliste ? D'où l'importance attribuée ici au « langage gnoseologique » de Jean, c'est-à-dire à son emploi des mots VOIR, ÉCOUTER, SAVOIR, TEMOIGNER, SE SOUVENIR, CONNAÎTRE, AIMER — et aussi aux textes sur le Paraclet, qui parlent d'une connaissance nouvelle sur Jésus à la lumière de l'Esprit. F. Mussner conclut que l'auteur, situé dans la communauté et disant « nous » avec elle, vit le souvenir donné par le Paraclet de ce qu'a dit Jésus, et l'actualise en fonction des problèmes de son temps : c'est le Christ de l'évangile qui s'exprime ainsi « à la manière de Jean », ce qui correspond parfaitement à une théologie authentique de l'inspiration.

Un livre " engagé "

Voici enfin un livre sur la Bible « LIBÉRER LES OPPRIMÉS », écrit dans la banquette ouvrière de Buenos-Aires, dont l'édition française est préfacée par Dom Fragoso, l'évêque brésilien dont on connaît l'attitude

vigoureuse (16). Le livre a trois parties, sur l'exode (« Un peuple opprimé se libère »), le temps des rois et des prophètes (« Le peuple se trompe de chemin »), le Christ (« Le libérateur universel apparaît »). Dieu est pour

la liberté des hommes, il s'oppose à toutes les facilités qui endorment et divisent, le Christ est venu inaugurer un monde nouveau fondé sur le service et la fraternité absolue. Bref, il y a une harmonie profonde entre la Bible et toutes les luttes pour la dignité et la fraternité des hommes, et d'abord des plus pauvres. Et l'on devine derrière ces pages un effort patient et tenace pour une lecture simple de la Bible avec les plus pauvres en vue de les amener à s'y retrouver chez eux. Comment ne pas dire son accord profond avec une telle démarche ?

Mais il faut bien souligner aussi des faiblesses. Une certaine incohérence : pourquoi « démythiser » la manne et le rocher (pp. 40-41), mais pas les plaies d'Égypte ? Un certain simplisme : le message évangélique semble limité à certains de ses aspects (rien sur l'amour des ennemis, difficile à passer sous silence en un tel contexte, même si cela pose d'énormes questions). Des étrangetés : comment Jésus a-t-il « sacrifié » mille porcs pour « obtenir la libération » du « fou incurable » de Gérasa ? Et sans cesse des rapprochements qui semblent trop immédiats entre le passé biblique et les luttes ac-

tuelles (la dernière plaie d'Égypte et l'insurrection révolutionnaire, la guérison du possédé et les problèmes d'investissement).

Bref, c'est un livre attirant et irritant à la fois. Un livre qui force à sortir d'une lecture purement intellectuelle et technique de la Bible — et aussi d'une lecture qui ne verrait dans les luttes « temporelles » de l'Ancien Testament qu'une préfiguration des luttes « spirituelles » du Nouveau. Un livre qui appelle à lire la Bible avec les gens les plus simples pour qu'ils sachent que c'est à eux d'abord que le Seigneur s'adresse. Mais les limites de ce livre nous invitent aussi à être plus exigeants dans la recherche des vrais liens entre l'hier du peuple de Dieu et son aujourd'hui, à retrouver les lignes de fond d'un dessein de Dieu toujours valable pour notre humanité, avec tout le poids de ses problèmes et de ses souffrances, sans céder à la tentation du rapprochement anecdotique, sans vouloir justifier par un texte ou une situation biblique les options que l'on croit devoir prendre au nom de sa foi au Christ et de son amour pour les hommes. C'est une tâche jamais achevée, pour laquelle André Lanson nous apporte une contribution qui est pour nous un appel.

Notes

- (1) Je reproduis en le modifiant un Bulletin biblique que La Maison-Dieu, où je l'ai publié dans le n° 103, veut bien m'autoriser à réemployer.
- (2) J. Dheilly : Bible pour notre temps, Ed. Mame, Paris 1970 ; 1390 pp. (la traduction est celle de Crampon).
- (3) Vocabulaire de théologie biblique. Deuxième édition révisée et augmentée. Ed. du Cerf, Paris, 1970, 1400 pp.
- (4) C. Bompois : Concordance des Actes et des épîtres. Ed. Mame, Paris, 1970 ; 254 pp.
- (5) Concordance de la Bible — Nouveau Testament. Ed. du Cerf — Desclée de Brouwer, Paris 1970 ; LXIV — 676 p.
- (6) D. Auscher, G. Bavaud, G. Becquet, M.-J. Coloni, L. Deiss : Découvrir l'Évangile. Ed. du Senevé, Paris 1969 ; 160 pp. (Recueil d'articles parus dans Catéchistes d'aujourd'hui et dans la revue suisse l'Écho).
- (7) L. Monloubou : Jésus le Galléen et Jésus et son mystère. Coll. « La Bible dans l'histoire ». Ed. Mame, Paris, 1968 et 1969, 240 et 270 pp.
- (8) J. Cantinat : L'Église de la Pentecôte. Coll. « La Bible dans l'histoire ». Ed. Mame, Paris, 1969 ; 214 pp.

- (9) J. Paillard : Règlement de comptes avec saint Paul. Adapté du suédois par l'auteur. Coll. « Lire la Bible », 19. Ed. du Cerf, Paris 1969 ; 408 pp. (éd. suédoise 1966).
- (10) G. Gaide : Le Livre de Daniel. Ed. Mame, Paris 1969 ; 208 pp.
- (11) W. D. Davies : Pour comprendre le Sermon sur la montagne. Trad. de l'anglais par E. Mac Gaw. Coll. « Parole de Dieu ». Ed. du Seuil, Paris, 1970 ; 192 pp. (éd. anglaise, 1966).
- (12) A. Stöger : L'évangile selon saint Luc. Coll. « Parole et prière ». Ed. Desclée, Paris, 1968-1969 ; 3 volumes de 274, 250 et 200 pp. (éd. allemande, 1961-1966).
- (13) C'est le titre allemand de la collection (« Geistliche Schriftlesung »). Chaque volume est accompagné d'un encart proposant une méthode de lecture et de méditation. La traduction de l'ensemble est assurée par C. de Nys. Cette collection me paraît répondre à un réel besoin du public. On regrettera que les renvois (peu nombreux et judicieux) destinés à éclairer des points difficiles nous conduisent vers des ouvrages allemands, ce qui n'est guère utile au lecteur français. Ne pourrait-on envisager de chercher des équivalents français, ou au moins d'indiquer la référence précise à la traduction française lorsqu'elle existe (c'est le cas par ex. pour Le procès de Jésus de J. Blinzler, cité plusieurs fois par A. Stöger) ?
- (14) G. Schneider : La lettre aux Galates. Coll. « Parole et prière ». Ed. Desclée, Paris, 1969 ; 166 pp. (éd. allemande, 1964).
- (15) F. Mussner : Le Langage de Jean et le Jésus de l'histoire, Trad. de Pallemand par H. Rochais. Coll. « Quaestiones disputatae », 4. Ed. Desclée de Brouwer, Paris, 1969, 134 pp. (éd. allemande 1965).
- (16) A. Lanson : Libérer les opprimés. Coll. « Terres de feu ». Ed. du Cerf, Paris 1970 ; 102 pp. (éd. espagnole, 1968).

Le Père Cartet

Le père de Maurice SIMORRE (Tarascon) ;

La mère de Bernard BLONDE (Toulouse), celle de Marcel FAY (Hôpitaux PARIS), celle de Bernard LELOUP (Migenes) sont décédés récemment. Nous prions avec eux pour leurs parents.

Le Bulletin Religieux du diocèse de Digne, sous la signature de J. AUDIBERT, vicaire général, a publié le portrait de Jean-Louis CARTET. Nous le remercions d'avoir bien voulu nous autoriser à le reproduire dans cette chronique.

« Au soir du samedi 26 décembre, le Père Jean-Louis CARTET, membre de l'Équipe Pastorale de Sisteron, chargé de l'aumônerie de l'hôpital-hospice de la ville, mourait, âgé de 53 ans, après une brusque aggravation de maladie, à l'aube de ses vingt-cinq ans de prêtrise : il devait fêter son jubilé d'argent le 24 mars prochain.

En fait, le Père CARTET, atteint dans sa santé voilà longtemps, n'avait cessé de décliner depuis l'accident de voiture dont il avait été victime, il y a plusieurs mois à Grenoble.

...Les nombreux curés et vicaires qui se sont succédé à Sisteron depuis sa venue n'ont eu toujours qu'à se louer de l'aide discrète et efficace qu'ils ont trouvée auprès de lui, en même temps que du liant qu'il apportait toujours dans les rapports entre prêtres quel que soit l'âge, ou le style !..

Sa manière à lui de servir, de se donner, était de fournir un travail d'appoint ; ainsi on ne le voyait jamais occupant la première place, dirigeant un service, mais plutôt épaulant, suggérant aussi, quelquefois même critiquant, toujours sans malice cependant. Portant officiellement peu de responsabilité, il était partout présent, toujours humble, souriant, efficace...

Dans ce prêtre prématurément vieilli, usé, à l'aspect traditionnel rappelant le « bon prêtre » d'autrefois — il a mis du temps à adopter le clergyman — quelle perspicacité ne fallait-il pas pour reconnaître un « gars » de la Mission de France !

Sur le plan de l'enracinement local, mêmes apparences trompeuses ! Sans cet accent bourguignon bien caractéristique qui trahissait ses origines, les vieillards de l'hospice comme les malades de la clinique ou de l'hôpital auraient très bien pu croire qu'ils avaient affaire à un prêtre de chez nous descendu de l'une ou l'autre de nos vallées...

...Il avait l'amour des petits, des pauvres ; d'où son attention pour tout ce qui touchait à leur dignité, à la trame de leur vie. Son souci d'enracinement local, son respect des traditions, son allure volontairement simple, presque campagnarde, n'avaient d'autre but que de se faire mieux accepter pour servir d'avantage !

Mais en même temps et très profondément, le Père CARTET était un prêtre de la Mission de France.

S'il n'en avait pas les apparences, il en avait les qualités essentielles : volonté d'insertion dans un monde déchristianisé qui a besoin de témoignage, écoute des hommes, service des pauvres, sens de l'équipe fraternelle, disponibilité totale, qui faisait qu'il était à l'aise, aussi bien avec le syndicaliste le plus en pointe, qu'avec le vieillard de son hospice, ou le jeune de son Foyer, ...enfin et surtout, service du Seigneur, service sans compromission aucune, qu'il s'agisse des hommes ou des structures !

Le Père CARTET aimait la Mission de France ; il la défendait énergiquement, si d'aucuns se permettaient de l'attaquer — fut-ce de biais — en sa présence. Est-ce par attachement à sa formation, à ses amis, qu'il agissait ainsi ? Non point, mais par fidélité à son idéal, par conviction profonde.

En effet, cet idéal de vie, qui l'avait conduit à 25 ans au séminaire de Lisieux, il devait non seulement ne jamais le renier, mais toujours le garder intact. Sa santé, très tôt ébranlée, ne lui ayant pas permis de suivre ses amis sur le terrain de la Mission, il s'efforça de réaliser, là où il était, sa vocation. Rarement, adaptation aura été meilleure !

Mais ce qui fait l'unité de sa vie, bien plus que ses qualités humaines indéniables : de perspicacité (il était fin observateur), de bonté (il était la charité même non sans humour), ce qui fait l'unité de sa vie, c'est sa foi sans faille, son amour du Seigneur.

Il ne faut pas chercher ailleurs la source de cet équilibre parfait qui le caractérisait, de ses talents si remarquables d'adaptation, de son rayonnement intense, et disons-le nettement, du secret de sa réussite. Homme de foi, de prière, totalement au service des hommes, ses frères, le Père CARTET était de surcroît prêtre de Jésus-Christ, un prêtre admirable totalement donné.

C'est la leçon que notre monde moderne, anxieux, qui s'interroge sans fin, retiendra. Que cette leçon vienne d'un prêtre de la Mission de France, ami et soutien du clergé local, n'aura que plus de prix ! ».

Numéros disponibles

Nous consulter pour les numéros antérieurs à 1968.

- n° 14 : Dans le Soissonnais — Crise de la ville ou crise de la société P (P. Macquart).
- n° 15 : Crise de la Mission de France P (J. Vinatier). — L'Association et l'Année sacerdotale (R. Salaün).
- n° 16 : La fermeture du Séminaire de la Mission de France. Pour une formation spécialisée des prêtres missionnaires (E. Marcus).
- n° 17 : Signification de l'incroyance et nature de la Foi (B. Lacombe).
Les vacances et le tourisme (Agnès Pitrou).
- n° 18-19 : Assemblée Générale de la Mission de France (24-26 octobre 1969).
Interventions des Equipes.
- n° 20 : Assemblée Générale (octobre 1969).
Exposés (M. Bellet, R. Salaün) — Le Bâtiment et les T.P. (A. Pitrou) — Le sens humain du Célibat (M. Massard).
- n° 21 : L'évolution de la Tunisie et les questions qu'elle pose à l'Eglise. — Eglise, Prêtre et Politique (Année sacerdotale 69-70).
- n° 22 : Les questions posées aujourd'hui dans l'Eglise (P. Montagnin). — Prêtre à plein temps ou à temps partiel ? (R. Salaün).
- n° 23 : Pris sur le vif — Témoignages (Fr. Vico - R. Olivier) — Réflexions sur les mass-média (J.-F. Six, Paul Vallet, J. Schyrr).
Une interrogation : l'informatique (A. Pitrou).
- n° 24 : Dans une commune à municipalité communiste (session pastorale de Lourdes) — La lutte contre la maladie : une victoire incertaine (A. Pitrou).
- Tirés à part : R. Crespin — L'originalité de la foi (5/1966) (2 F). — R. Salaün — Evangéliser, c'est faire quoi ? (1/1967) (2 F). — J. Dimnet — Presse, Radio, Cinéma, Télévision, Publicité (4/1967) (1 F 50). — M. Massard — Foi et religion (7/1968) (1 F 50).

ABONNEZ VOS AMIS

bulletin à découper et à envoyer à
Lettre aux communautés
Prélature
B.P. 33 - 94 Fontenay-sous-bois

NUMEROS SPECIMENS

Veillez servir gratuitement un n° spécimen à

M

M

de la part de M

signature :

BULLETIN D'ABONNEMENT

(conditions page suivante)

Je souscris un abonnement au nom de :
(écrire en lettres capitales)

M

adresse :

Ci-joint dans la même enveloppe un mandat, chèque bancaire, chèque postal de Fr.

à l'ordre de : Lettre aux Communautés
c.c.p. Paris 21.596.44

Maquette : J.-M. Bertholle